

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

L'Eglise et le Cinéma  
Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon  
Sur un manifeste  
En quelques lignes...  
Hommage à l'abbé Lemaître  
L'œuvre de l'abbé Lemaître  
Remerciements...  
Flottement...  
La politique d'Aristide Briand  
Le chanoine Puissant, ami des choses  
Le Saint Portier  
Profils de dictateurs  
Voyage à travers le capitalisme

Cardinal PACELLI  
Jehanne d'ORLIAC  
Henri MASSIS  
\* \* \*  
Pierre BRUYLANTS  
Charles MANNEBACK  
Georges LEMAITRE  
Hilaire BELLOC  
Wladimir d'ORMESSON  
Edmond de BRUYN  
Mgr Louis PICARD  
Philippe de ZARA  
René JOHANNET

Les idées et les faits : Chronique des idées : La XVII<sup>e</sup> Semaine liturgique, Mgr J. Schyrgens.

# L'Eglise et le Cinéma

## Lettre de S. Em. le Cardinal Pacelli à « l'Office Catholique International du Cinématographe »

*Le Bureau de l'Office Catholique International du Cinématographe a été reçu, en audience privée, par le Saint-Père, le lundi 23 avril. Les délégués de l'O. C. I. C. ont présenté au Souverain Pontife le volume contenant les travaux des Journées internationales d'études qui ont eu lieu à Bruxelles les 29-30 septembre et 1<sup>er</sup> octobre derniers; en même temps qu'une adresse exposant les grandes lignes du programme d'action adopté par l'Office Catholique International du Cinématographe.*

*A la suite de cette démarche, le président de l'O. C. I. C. vient de recevoir de la Secrétairerie d'Etat la lettre que nous sommes heureux de publier ci-dessous en remerciant l'actif et dévoué chanoine Brohée d'avoir choisi la Revue catholique pour en communiquer le texte à l'élite catholique et en souhaitant à l'œuvre si nécessaire dont il est l'âme le plus généreux concours.*

Segretaria Di Stato  
di Sua Santità.

Dal Vaticano, le 27 avril 1934.

A Monsieur le Chanoine Brohée,  
Président de l'Office Catholique International  
du Cinématographe,  
108, rue de Tirlemont, Louvain.

MONSIEUR LE CHANOINE,

C'est avec le plus vif intérêt que le Saint-Père a pris connaissance de l'important Rapport que vous avez bien voulu Lui faire parvenir au sujet de l'activité déployée et des résolutions d'un travail toujours plus diligent de la part de ce très méritant Office Catholique International du Cinématographe.

Sa Sainteté a bien voulu souligner l'urgence de cet apostolat qui doit unir tous les gens de bien et les engager à coordonner leurs efforts, leurs énergies et leurs activités pour faire servir à l'éducation morale du peuple ce puissant moyen moderne de diffusion d'idées.

Malgré les mesures prises par les administrations publiques de divers pays, on continue à signaler et à dénoncer de tous côtés au Saint-Père les dangers moraux et religieux causés par les représentations cinématographiques qui exercent une influence irrésistible sur une grande partie de l'humanité, et tout spécialement sur la jeunesse, ce qui engage vraiment tout l'avenir.

Les louables efforts des législateurs et des hommes d'étude, des parents et des éducateurs chargés de former les nouvelles générations à penser et à vivre honnêtement, risquent, en conséquence, d'être irrémédiablement compromis par ces fréquentes représentations d'une vie artificielle et immorale : le matérialisme qui y domine est déjà par lui-même une négation et un refus des biens suprêmes apportés par le christianisme et indispensables à la conservation et au développement de la civilisation chrétienne dans le monde.

Ainsi donc, pendant que s'éteint lentement cette délicatesse de conscience et cette instinctive force de réaction contre le mal, qui est l'indice et la mesure de la vertu, les esprits s'obscurcissent; ils glissent, d'une manière coupable, vers des conceptions sur le monde et sur la vie, inconciliables absolument avec les règles de la sagesse chrétienne qui, depuis vingt siècles, ont fait l'honneur et la grandeur des peuples.

Si une question si angoissante doit préoccuper tous les hommes de bonne volonté qui aiment leur patrie, elle doit rendre plus ardent le zèle de ceux qui, militant dans l'Action catholique des divers pays, se sont consacrés à un apostolat si méritoire d'élévation religieuse et sociale. Et si, d'une part, il est nécessaire de pratiquer une vigilante et ferme résistance au mal qui envahit

tout, en s'opposant aux représentations contraires à la conception chrétienne du monde et de la vie inspirée par les bonnes mœurs, une action positive et concertée s'impose, d'autre part, plus instamment encore pour rendre le cinématographe instrument de saine éducation. Les progrès scientifiques sont eux aussi des dons de Dieu, dont il faut se servir pour sa gloire et pour l'extension de son Règne.

Aussi les catholiques de tous les pays du monde doivent-ils se faire un devoir de conscience de s'occuper de cette question qui devient de plus en plus importante. Le cinéma va devenir le plus grand et efficace moyen d'influence, plus efficace encore que la presse, car c'est un fait constant que certains films ont été vus par plusieurs millions de spectateurs. En conséquence, il est hautement désirable que les catholiques organisés s'occupent toujours du cinéma dans leurs séances d'Action catholique, dans leurs programmes d'études, etc... Il importe pareillement que les journaux catholiques aient tous une rubrique cinématographique pour louer les bons films et blâmer les mauvais.

Sa Sainteté loue le travail que l'O. C. I. C. a déjà réalisé, et le programme d'action qu'il se propose de mener à bonne fin, avec un rythme accéléré pour l'avenir.

Sans s'engager dans des responsabilités et des préoccupations d'ordre économique, l'Office Catholique International du Cinématographe tend avec raison à faire en sorte que se multiplient les grandes salles munies des progrès modernes et fortement coordonnées entre elles, soit pour offrir des spectacles instructifs et récréatifs d'inspiration chrétienne, soit pour provoquer par leurs demandes de bons films l'intérêt des maisons productrices à les fournir. En outre, — et peut-être est-ce là le but essentiel à poursuivre — ce programme tend à réveiller les énergies des gens de bien, afin qu'ils comprennent qu'ayant assuré par cette coordination un très ample débouché de bons films, ils pourront se dévouer avec la compétence, la sérieuse et nécessaire préparation voulues, à la production de films de haute classe, et assurer par là une entreprise qui, en sauvegardant les bonnes mœurs, en s'inspirant par sa valeur technique, artistique et humaine, donne aussi de bons résultats matériels dans l'ordre industriel.

Le Saint-Père souhaite ardemment que dans une œuvre aussi salutaire, l'O. C. I. C. trouve une entière compréhension et une collaboration généreuse chez les catholiques des diverses nations, et tout spécialement, comme il a été dit, auprès de l'Action catholique de tous les pays, à qui surtout il incombe de susciter, de coordonner et d'orienter ces efforts.

Et comme gage des plus abondantes faveurs divines pour l'heureux résultat d'une œuvre qui tend d'une manière si évidente à la gloire de Dieu et au bien des âmes, le Saint-Père envoie avec effusion de cœur, pour vous-même et pour tous vos coopérateurs dans ce saint apostolat, la Bénédiction apostolique implorée.

Jé saisis volontiers l'occasion pour vous exprimer, Monsieur le Chanoine, les sentiments de mon dévouement en Notre-Seigneur.

† E. Card. PACELLI.

**Comme de coutume, à l'occasion  
de la Pentecôte, LA REVUE CATHOLIQUE  
DES IDEES ET DES FAITS  
ne paraîtra pas la semaine prochaine.**

## Pour le Père Lebbe!...

Le P. Lebbe ignore toujours que nous avons ouvert une souscription en sa faveur. Or, le jour même où paraissait la première liste de donateurs, l'ami qui nous avait communiqué la lettre du P. Lebbe publiée dans notre numéro du 30 mars, recevait cette nouvelle lettre :

« Béatitudes, 26-3-34.

» Mon Paul,

» Un proverbe chinois dit : « Jeter des briques pour attraper du jade ». Je fais cela aujourd'hui : je vous envoie quatre images religieuses chinoises d'un néophyte de Pékin et un Saint-Jean-Baptiste de... Christophe, l'ineffable Christophe qui faisait le désespoir d'A... quand il commençait une visite de plusieurs heures.

» Ça, c'est la brique.

» Et le jade? C'est des sapèques que, à genoux et le front dans la poussière, je viens vous demander pour vos petites « nièces » (on est « oncle », ou on ne l'est pas...). J'ai tout essayé, usé de toutes les combinaisons et il n'y a pas à dire ni à tergiverser : il FAUT bâtir pour 20,000 francs : c'est là le minimum absolu. J'ai, elles, nous avons réussi à en trouver 8,000. Reste 12,000 francs que l'on demande à « l'oncle »!

» Dites que ça va, que ça ira! Savez-vous que vos petites « nièces » ont fait de véritables merveilles, qu'elles sont déjà connues à Rome, que l'on m'en demande de partout; même la province éloignée du Chansi, où ont déjà pénétré les Frères, en demande, à cor et à cri, et leur a déjà trouvé une montagne!

» Ici elles ont grandement contribué à la conversion de plusieurs villages et encore maintenant elles sont l'âme de ces jeunes chrétientés. Que ferions-nous maintenant sans elles!...

» Le Bon Dieu les multiplie : elles sont actuellement environ une centaine, en comptant les aspirantes. C'est presque un miracle... Mais leur pauvre petit couvent craque, est absolument insuffisant. Dans deux mois elles vont revenir de partout se retremper dans la prière et le silence, se refaire corps et âme... Où les logerai-je, mes pauvres enfants!

» Dites-moi vite, mon Paul, mon commissionnaire de la divine Providence, si je puis emprunter?

» De retour d'un long voyage, je suis comme écrasé de travail — pardonnez-moi d'être si « télégraphique » et décousu — pardonnez-ma mauvaise grâce de vieux mendiant, et continuez à m'aimer comme je vous aime!

VINCENT LEBBE.

» P. S. — S'il n'y a pas moyen, tant pis, mon bon Paul, on n'en mourra pas... Tout passe, même les heures tragiques et le soleil reste toujours debout derrière les nuages. »

Une fois de plus la Providence, qui si souvent déjà s'est plu à aider le vaillant missionnaire de façon visible, avait tout disposé au mieux. Grâce à la générosité de nos lecteurs nous pûmes aussitôt envoyer en Chine, par mandat télégraphique, les 12,000 francs demandés.

... Et nous renouvelons notre appel! Envoyez nous votre obole! Le P. Lebbe, l'apôtre de la Chine nouvelle, l'audacieux promoteur d'une Eglise de Chine vraiment chinoise, le saint missionnaire que la Belgique donna à l'Orient, a le plus grand besoin d'être soutenu. Nous publierons la deuxième liste de souscription dans notre prochain numéro. Versez vos dons à notre compte chèque postal 48,916, avec la mention : Pour le P. Lebbe.

# Louis de Rouvroy

## duc de Saint-Simon

### „ A la recherche du temps perdu ”

Il faut, cette fois, renverser la pensée de Pascal : « On cherche un auteur, on trouve un homme. » Avec Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon, Pair de France et Grand d'Espagne, on cherche un homme, on trouve un auteur. L'homme est du XVII<sup>e</sup> siècle, chevauchant aussi la moitié du XVIII<sup>e</sup>. L'écrivain est d'aujourd'hui, de demain, de toujours. Les visages qu'il peint, qu'il burine plutôt (car son instrument de travail n'avait pas la douceur caressante du pinceau baigné d'huile de lin, mais le mordant du stylet trempé dans l'acide), offrent les caractères permanents d'une humanité constante en ses désirs, entêtée en ses défauts, immuable dans ses vices. Seule leur grandeur est d'un autre style. C'est justement cette grandeur qui échappa au mémorialiste.

Elle se dégage malgré lui des critiques qu'il formule, des revendications qu'il réclame, des procès qu'il plaide. Critiques d'une politique dont il ne voit pas les tendances traditionalistes par principe, évolutionnistes par nécessité; procès dont il ignore les parties qui sont sous des noms de personnes, des conflits de races en travail constant d'alliance et de fusion; revendications de droits, dont il ne sait pas qu'ils sont déjà des tolérances et bientôt des injustices.

Le passé, l'avenir, le présent se confondent pour lui; il les cerne dans un cercle restreint, une gangue de préjugés et de formules dont personne avant lui, ni avec lui, ni après lui, n'en subit la tyrannie. Aussi n'est-il pas un attardé, mais un original. Il l'eût été un siècle ou deux avant, il le serait un siècle ou deux après. Il est l'homme d'un système qu'il a construit de toutes pièces, des éléments de son orgueil exorbitant et de sa prodigieuse imagination.

C'est cette imagination qui lui donne son exceptionnelle valeur. L'homme est petit, médiocre, méchant. L'écrivain est splendide, immense, généreux. Le siècle où il vit lui prête encore son ampleur; la gloire des personnages qu'il dresse ajoute à la sienne. Son livre est le plus beau roman qui soit sorti du cerveau d'un poète qui se serait cru historien. Il pensait tout savoir, et nous nous apercevons qu'il n'a rien connu des affaires dont naïvement on le croit un témoin véridique. Marmontel a pu justement dire : « Dans la nation il ne voit que la noblesse, dans la noblesse que les ducs et pairs, et parmi les ducs et pairs que lui. » Cela nous suffit. Lui, c'est aussi la vision qu'il eut des êtres et des choses, juste quand ils passaient dans le rayon de son regard, déformées quand elles lui échappaient, grandiosement déformées, à la mesure de sa passion. Il n'est pas un historien, mais un peintre d'histoire, le premier auteur de ces vies romancées au centre desquelles il place la sienne, qui expliquent la sienne, et lui donnent le ton comique ou tragique qu'elle prend. Relief impressionnant puisqu'il se détache sur les événements formant justement l'histoire des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Aussi prêts à rire d'un de ses récits dont il a le secret, ou d'une mésaventure de sa vie qui n'est qu'une suite d'échecs ridicules, nous sommes aussitôt saisis du grand frisson des heures tragiques. Le vent, qui agite son petit personnage de marionnette gesticulante, a été celui des grandes bourrasques politiques dont nous subissons les ravages. Il décoche ses ironies comme des flèches, sur un immense soleil mourant à l'horizon des anciens âges. Elles se détachent mieux, minuscules et fugitives,

sur l'ampleur immobile de ce décor qui devient plus grand par l'effet du contraste.

C'est inversement, quand il croit à l'importance des faits qu'il rapporte, qu'elle n'existe pas. Ces « capitales intrigues » sont des querelles de boutiques, des tempêtes dans un étang, des potins de petites villes. Il croit à ce qui le passionne, il y croit et nous force à y croire ce qu'il y a de plus fort, à cause de son style, de ce ton auquel il donne le mirage de son imagination colorant sa palette de couleurs éclatantes et innombrables.

Tout cela fait un livre unique, mais ne fait pas une histoire du moins telle que nous la concevons pour l'intelligence du passé. Il vit dans la Cour, comme dans une prison, mais la Cour ce n'était pas la France. Du moins pourrait-on croire que de cette Cour il va nous révéler les secrets? Ignorant tout de l'extérieur, peut-il nous renseigner sur l'intérieur, nous enrichir de ses indiscrétions? Elles sont infimes. Louis XIV avec vérité a pu dire dans ses Mémoires : « De quelque sorte qu'on ait les yeux ouverts sur mes desseins, si je ne me trompe, ceux qui ne bougent du Louvre n'en savent guère davantage que ceux qui n'en approchent jamais. »

Saint-Simon croit naïvement que ces courtisans qui évoluent comme des satellites ivres de leur lumière empruntée au soleil qu'ils entourent étaient la France. Il ne voyait pas leur rôle uniquement décoratif, comme un riche mobilier, une tapisserie à personnages, les statues du parc, les jets d'eau du bassin. Le Roi, oui, était la France, mais pas les courtisans. Parfois le mémorialiste le soupçonne cependant, et alors naissaient en lui ses grandes colères qui faisaient jaillir son génie comme du feu. Puis il cédait à nouveau à l'illusion de son système croyant s'appuyer sur une tradition qui n'eut jamais de réalité que dans son esprit. Il reprenait sa tâche de témoin à charge d'un règne dont il pensait éclairer les fautes et les dénoncer à la postérité abusée.

Mais il n'éclairait rien du tout, brouillant tout au contraire, créant des légendes dont, après trois siècles, nous ne pouvons pas nous dépêtrer. Lettres, documents d'archives privées et publiques exhumées de leurs poussières le contredisent et montrent qu'il n'a rien su d'essentiel. Il croit tout savoir, c'est là sa force et son prodigieux intérêt particulier, non général; individuel, non social. Il voudrait être partout, écoute aux portes, circule furtif dans les couloirs, se cache derrière les verdures du parc, séjourne dans les antichambres, passe derrière les groupes d'un air distrait, saisit un mot, l'ajuste à un autre, conclut, se trompe et nous trompe.

Voici Louville qui revient d'Espagne : « Je m'en saisis à mon tour, dit-il, et satisfis avec lui ma curiosité à fond et dans le chemin de Paris je lui fis tant de questions qu'il arriva sans voix et ne pouvant plus parler. » Louville avait de bonnes raisons pour cacher la vérité sous l'abondance des paroles. Il faut savoir ce que parler veut taire. C'est pourtant son témoignage que le mémorialiste enregistre pour la postérité amusée.

Quand Chamillart était ministre : « Je finissais d'ordinaire mes journées, dit-il, par aller entre onze heures et minuit causer chez les filles de Chamillart où j'apprenais souvent quelque chose, et à ces heures-là il n'y avait plus personne. » Les filles du ministre ne savaient rien et, en dépit de l'heure tardive, celle des confidences par fatigue d'esprit et lassitude du corps, elles ne disaient que des bagatelles échappées à leur père, dont se repaît le petit duc impatient.

« Suivre les uns et les autres de mes regards, et les en percer à la dérobée. » Oui, certes et avec quelle acuité, mais ce qu'il rapporte de ses investigations patientes ne fait pas l'histoire, ce sont des histoires, des documents humains de la plus rare qualité, car si son imagination l'égare sur ce qui lui restera toujours fermé, sa vue nette ne lui fait rien négliger de « tout ce qui passe par mes mains, par mes yeux, par mes oreilles ».

Il y a donc trois plans à cette œuvre unique, il s'agit de bien les distinguer pour en avoir la pleine intelligence, le plus grand bénéfique, le plus rare plaisir.

## I.

Il y a ce qu'il a vu, véridique et vivant, reportage supérieur qui nous fait les contemporains des faits qu'il narre, des personnages qu'il campe : « Petits hommes hauts de six pieds, dit La Bruyère, tout au plus de sept, qui vous donnez sans pudeur de la Hautesse, de l'Eminence qui est tout ce qu'on pourrait accorder à ces montagnes voisines du ciel, et qui voient les nuages se former au-dessous d'elles », « espèce d'animaux glorieux et superbes... », «...de bien des gens il n'y a que le nom qui vaille quelque chose ».

Saint-Simon croit à ces Hautesses, à ces Eminences, à ces noms, il est de là même espèce de ces animaux glorieux et superbes. Il a tant de foi dans « ce pas de plus ou de moins qui est dans le monde tout ce que les hommes désirent... », que nous finissons par nous passionner avec lui pour ces préséances d'une si puérile valeur.

En même temps cet éblouissement de son sang, ce coup de sang ne l'aveugle pas au point de ne pas saisir les détails comiques et bas qui donnent à ces mêmes Hautesses et à ces Eminences leurs caractères d'authentiques humains. Ils sont de chair, ils ont toutes les défaillances de la chair, et sans abdiquer leur orgueil, le soumettent aux exigences de la chair. Cela fait le contraste le plus risible, et produit l'effet le plus inattendu. Ayant dessein de nous persuader de l'excellence des gens de sa sorte, l'écrivain, plus écrivain que duc et pair, nous dénonce les faiblesses, les ridicules de tous ceux-là qui se croient avec lui pétris d'une autre matière que les autres hommes. Cela, malgré lui, contre lui, par passion intellectuelle qui le force à être vrai avant que d'être noble : « Il se présente une anecdote très sage à taire, très curieuse à écrire..., ce qui me détermine au second parti. Je ne me pique donc point d'impartialité. » « Je sais bien — note-t-il ailleurs — que c'est la dernière des bagatelles pour être rapportée, mais elle caractérise et peint... » « Cela ne promet pas, mais cela va rendre... »

Cela rend si bien, que lorsqu'il veut ensuite reprendre le ton sérieux pour nous parler de ce qu'il croit être de la plus grande importance, nous ne pouvons plus nous défaire de notre méfiante ironie. Sous le manteau des ducs et la traîne des princesses nous apercevons la bosse de Monsieur de Luxembourg, la colique du duc de Richelieu, la sodomie de Monsieur, le derrière de la duchesse de Bourgogne prenant un clystère devant le Roi qui en pouffe de rire; nous nous bouchons le nez à côté de la chaise percée de Vendôme et devant M<sup>lle</sup> de Mesmes, fille du Président qui a des faiblesses venteuses; nous nous bouchons les oreilles devant l'Infante qui rote au visage de l'ambassadeur. Les oraisons de Bossuet nous semblent des « pâmoisons funèbres » d'une insupportable grandiloquence si nous nous risquons à les lire parallèlement aux Mémoires. Il convient d'intercaler la lecture d'une Sévigné, d'un La Bruyère, d'un Saint-Evremond, qui ménagent les transitions nécessaires.

Grand réaliste en même temps que grand panégyriste, croyant concilier les deux, Saint-Simon est à la fois le grand homme et le valet de chambre, et ne croit pas diminuer pourtant ce qu'il a dessein d'exalter, en avouant : « connaissons donc tant que nous pouvons la valeur des gens et le prix des choses ». Il ne soupçonne même pas que ses révélations étonnantes sont une formidable dépréciation des prestiges dont il a dessein de nous éblouir.

## II

Il y a en second lieu dans son livre ce qu'il croit savoir et ce qu'il ne sait pas, mais si bien agencé, si bien imaginé que seuls

les spécialistes de l'histoire, c'est-à-dire une infime minorité, le peuvent convaincre d'erreurs involontaires ou de mensonges concertés.

Il conçoit grand, il voit petit. Ce qui a servi sa vision directe dessert sa vision indirecte. Le détail physique de celui auquel il s'attarde lui dérobe l'ensemble du personnage. Ce qui anime son reportage immobilise son rapportage. Grande imagination, mais dépourvue d'enthousiasme. Imagination qui ne largue ses voiles que dans le dénigrement, et ne trouve son aliment que dans la haine. Imagination limitée par son système tout personnel, car son immense lecture, sa culture très certaine lui servent d'arguments pour ses erreurs et les rendent irréfutables. Il choisit dans le passé ce qui le sert et écarte délibérément ce qui le contredit. Ce faisant, il ignore l'esprit même de la Renaissance, avec ses libertés, ses surabondances. Vue par ses yeux, elle est un ensemble de préséances, une immuable hiérarchie de castes dont il n'a pas vu le perpétuel renouvellement. Il prend un salut pour une soumission, une formalité pour une formule. La faute en est à son tempérament propre, évidemment, mais aussi aux historiens qu'il lut. Voltaire a pu faire à d'Argenson cette remarque d'une singulière vérité : « On n'a fait que l'histoire du Roi, on n'a pas fait celle de la Nation. Il semble que pendant quatre cents ans il n'y ait eu dans les Gaules que des rois, des ministres, des généraux. Mais nos mœurs, nos lois, nos coutumes, notre esprit ne sont-ils donc rien ? »

On a fait tort à la Nation en taisant sa vie profonde et continue, on a fait tort à ses chefs, que sans doute on voulut flatter et qui exigeaient peut-être cet accaparement; on fit croire à leur égoïsme, à leur isolement splendide, tandis qu'ils étaient une pièce du rouage national, quelque chose comme le mât du navire portant la flamme, plus visible que le reste, seule visible à l'horizon, mais qui n'excluait pas les rames et le gouvernail. Leur travail immense demeure secret, ignoré, tandis qu'on publiait leurs fastes, leurs faiblesses, tous les détails de leurs loisirs. Cette publicité était nécessaire sans doute, mais trop exclusivement portée sur le côté facile et décoratif de leurs vies.

« Il faut de la variété dans la gloire, comme partout ailleurs, et en celle des princes plus qu'en celle des particuliers », écrivait Louis XIV d'accord avec La Bruyère : « Vous dites qu'il faut être modeste; les gens bien nés ne demandent pas mieux; faites seulement que les hommes n'empiètent pas sur ceux qui cèdent par modestie et ne brisent pas ceux qui plient. » « De même l'on dit, il faut des habits modestes, les personnes du monde ne désirent rien davantage; mais le monde veut de la parure, on lui en donne; il est avide de superfluité, on lui en montre. »

Il est donc vrai qu'on exigeait des princes cette superfluité, et qu'on voulait ignorer leur modestie. Les conséquences de cette obéissance des historiens au goût de leurs lectures se devaient découvrir bientôt. En effet, cette parade des princes, seule avouée tandis qu'on taisait leur labeur d'artisans de la chose publique, cette parade, cette gloire, cette superfluité nécessaire à leur prestige, plus nécessaire à ceux qui en vivaient, fut le premier chef d'accusation du peuple contre eux, et contribua à l'exécution d'un régime dont on n'aperçut que les défauts. Saint-Simon fut un des premiers artisans de cette chute, par ses calomnies, ses récriminations, ses ignorances des vraies grandeurs d'un temps dont il passe pour le témoin véridique. Qu'il eût été surpris de cette accusation, autant que Voltaire, tous deux si profondément monarchistes, tous deux ouvriers inconscients de la dissolution! Si l'on me demandait le nom des deux hommes responsables de la Révolution et de ses suites que nous vivons toujours, je nommerais Pascal et Saint-Simon. L'un fit rire dans ses *Provinciales* des méthodes nécessaires à l'adaptation religieuse des sociétés mour-

vantes, l'autre fit rire des élites chargées de maintenir la société dans des cadres illusoire, peut-être, mais utiles pour en assurer le fonctionnement et l'ordonnance. Tous deux, avec le génie qu'on sait, sapèrent les assises du pouvoir spirituel et temporel, qui est le respect.

Louis XIV dérobait ses constructions politiques derrière le rideau brillant des voyages, des bals, des divertissements. M. Daniel Halévy raconte que Vauban, pour traverser le fleuve entourant la ville de Condé, demanda des radeaux. On les construisit en secret et on les mit sur le grand canal en attendant de les envoyer. Pour tromper sur leur destination véritable : « Un soir de fête, on lance sur les eaux la redoute flottante demandée par Vauban ; danseurs et violons occupaient la place des canons. » Il y a à Versailles un dessin de Parrocel montrant le Roi arrivant à la grille des ambassadeurs. C'est un fourmillement de carrosses dans l'éblouissement des allégories. Abondance, surabondance de couleurs, de plumes, d'habits soyeux, saluts, courbettes, cliquetis d'épées courtes, et de bijoux. Ce dessin pourrait servir de frontispice au livre des Mémoires, ainsi que la redoute du grand bassin. Aussi de symboles.

Ce n'est là qu'une façade derrière laquelle l'œuvre des siècles s'accomplit dans le secret. Un Roi règne, et bien réellement gouverne, travaille, s'efforce, soucieux de sa gloire et du bien de ses peuples. Il s'est trompé ? Il s'est trompé consciencieusement. Tous les chefs d'Etat se trompent, tout le monde se trompe. Une nation bourdonne, industrielle, active, les découvertes se font, les conquêtes extérieures s'accomplissent, les annexions spirituelles se multiplient, c'est la Nation qui en a la gloire, ce n'est pas la Cour.

En 1673, Marquette et Joliet arrivant de la baie verte, virent le Mississippi : « Avec une joie que je ne peux pas expliquer ». En 1678, Cavalier de la Salle dont les pensées : « firent alliance avec le soleil », s'établissait au Canada. Frontenac le conservait à la France au prix de mille tribulations. En 1682, La Salle prit au nom du Roi possession du fleuve aux mille affluents qu'il nomme fleuve Colbert. Il y a le merveilleux Vauban dont il faut aller voir aux Invalides les plans en relief pour comprendre l'œuvre immense. Il y a Colbert, l'homme aux soucis innombrables qui accueille tout effort, le protège, le réalise. Il y a Riquet et son canal des deux mers. Il y a Louvois qui complète l'œuvre des conseillers de Charles VII. Il y a Descartes, plus grand par ce qu'il a détruit que par ce qu'il a construit. Il y a ces pensions que Louis accordait à tout savant étranger, pour donner à leurs découvertes le parrainage de la France. Il y a l'Académie de France à Rome. Il y a que l'erreur est grande d'étudier le grand siècle dans Saint-Simon qui n'en a vu que « la redoute sur le grand canal ».

Tous ceux qui formèrent la grandeur de ce siècle sont morts ou mourants. Ninon a quatre-vingt-un ans. Corneille n'est plus. Racine va ne plus être. La Bruyère s'éteint. Pascal est depuis quelques années enterré à Saint-Etienne du Mont. M<sup>me</sup> de Maintenon est mariée au Roi depuis 1684. Quand le mémorialiste apparaît sur la scène, c'est la fin du règne, c'est aussi le règlement de ses comptes. S'il est curieux de ce qu'il peut voir, il l'est aussi de ce qu'il n'a pas vu, il recueille les potins un peu rances, il interroge les survivants aux souvenirs ternis, rectifiés, retouchés par leurs rancunes ou leurs rancœurs aigries par le temps. S'il est ignorant de ce qui se passe à côté de lui, il l'est plus encore de ce qui s'est passé avant lui. Aussi la lecture des Mémoires exige du lecteur une collaboration constante, un jugement vigilant, une indépendance totale d'esprit, une grande culture, une confrontation continuelle avec d'autres témoignages contemporains, surtout ceux qui surgirent depuis dont l'importance est plus grande encore.

Ces Mémoires étudiés sur ce second plan sont d'immenses allées

en forêt domaniale, touffues, feuillues, sombres sous les branches surbaissées, inquiétantes aux carrefours, dans l'incertitude des routes à prendre. Au loin on aperçoit des lumières que le temps seul nous permettra d'atteindre.

### III

Mais qu'importe la longueur du chemin avec ce compagnon qui sait à l'infini varier les agréments du voyage. C'est encore une grande faute de lire les Mémoires par fragments, cherchant à la table analytique le seul nom du personnage qui nous intéresse un moment. S'il y a dans ce grand livre des pages d'anthologie, elles ne prennent leur réelle valeur que lorsqu'on connaît le tout d'où elles sont extraites. En les isolant, on trahit la pensée de l'auteur et le caractère du personnage qu'il analyse, car ses contradictions seules lui donnent sa vérité. La passion de Saint-Simon déforme son jugement. Il dit : « Je ne fus jamais un sujet académique, je n'ai pu me défaire d'écrire rapidement. » Heureusement pour nous, malheureusement pour ceux qu'il nous présente. Notant sa vision au jour le jour, s'il reste fidèle à ses haines et à ses sympathies, il ne peut se garder d'une certaine honnêteté, en sorte que, malgré lui, ses conclusions souvent sont contraires à celles qu'il avait dessein de suggérer. Après avoir vitupéré contre tel ou telle, pour des raisons qui ne nous touchent plus, comme naissance, religion, partis, il dénude une âme dans un détail surprenant, auquel il ne prend pas garde, et cette âme est d'une splendeur dont l'éclat nous éblouit et l'aveugle lui-même en son noir dessein de l'avilir. En sorte que sa lecture est une double poursuite : celle des visages qui peuplent ces pages et ne s'avouent complètement que dans leur totalité ; celle de l'auteur qui se révèle par ses opinions mêmes, en dénonçant les vrais motifs de ses aversions et de ses séductions.

Il faut encore lire les Mémoires d'un bout à l'autre sans souffler, en les plaçant sur le plan des romans. Saint-Simon prend ses héros à leur naissance, les invente dans une origine qu'il n'a pas connue, les saisit en cours de route quand il les rencontre croisant sa propre destinée, montre leur réussite ou leur échec, les retours de fortune et les chutes définitives. Il suit la courbe ascendante et descendante des jours. Cela, durant soixante ans. Quand il achève son livre, un autre siècle s'est levé qu'il laisse à d'autres le soin de raconter. Plusieurs générations se sont succédé sous ses yeux, dont les destins accomplis furent par lui suivis jusqu'à la tombe. Roman merveilleux, en partie vrai, en partie imaginé, mais qui forme un total, d'une ampleur dont il n'est ailleurs aucun exemple, tous les autres Mémoires étant auprès de ceux-ci (ceux de Chateaubriand exceptés) des récits d'une froideur insupportable pour une lecture courante.

Saint-Simon en forme le centre et le lien. Car c'est encore une des erreurs de la critique de dire qu'il est étranger à son œuvre purement objective. Il est partout, présent à tout, non comme témoin, mais comme acteur, même et surtout quand il ne participe pas à l'action. Tourné vers un passé qu'il ignore, il l'interprète et le construit comme il lui importe qu'il soit, pour légitimer ses jugements actuels. Face à face avec le présent qu'il prétend connaître, il le déforme selon sa passion aveugle. Le Louis XIV de Saint-Simon est un certain Louis XIV, non pas faux complètement, mais fragmentaire, un Louis XIV en reflet dans le miroir de la Galerie des glaces. La Maintenon de Saint-Simon est une bigote sinistre qu'il s'est fabriquée à son propre usage, toute ratatinée dans son fauteuil à oreilles, qui n'a rien de la belle Indienne de Mignard, aux yeux splendides, « abyssins et assassins », gaie, courageuse et sûre, l'amie de la princesse des Ursins dont la correspondance nous la révèle, la mère tendre des filles de la noblesse ruinée et des bâtards délaissés.

Saint-Simon est toujours à côté, ou derrière, ou devant les personnages qu'il évoque : il nous en donne non des portraits, mais la vision qu'il se fait d'eux volontairement et qu'il veut surtout imposer. Il est au centre de son livre qui est plus que l'histoire de la Cour, la sienne propre, histoire comique ou tragique de sa vie de raté avec ses espoirs, ses déceptions, ses longs travaux d'approche, son ambition tenace, maladroite et toujours déçue en ses « fortunes de perspective », qui restèrent toujours en perspective. Étonnante destinée d'une intelligence supérieure qui visa tout et n'atteignit rien, et qui demeure, et qui grandit par ce qui avait pour lui le moindre prix : son œuvre d'écrivain.

C'est l'histoire émouvante quand même de cet homme original, qui fait l'unité du livre et en est la clé, car c'est autour de son ambition qu'il groupe les événements destinés à le servir, les êtres destinés à l'élever. Les uns deviennent critiquables s'ils lui ont nui, les autres détestables s'ils l'ont amoindri ou simplement ignoré. Les jugements qu'il énonce sur les faits et les hommes n'ont de valeur que par rapport à lui d'abord, ne touchant l'histoire que de biais, par incidence.

Aussi, importe-t-il pour ces raisons de regarder l'auteur, de le connaître pour comprendre l'œuvre et la situer, et de le regarder d'abord comme le virent ses contemporains, aussi peu indulgents pour lui qu'il le fut pour eux, ignorants pourtant de la vengeance posthume qu'il préparait dans l'ombre, et dont nous nous faisons les complices involontaires.

« C'est un homme plein de vue », disait M<sup>me</sup> de Maintenon, qui jugeait d'un coup d'œil et peignait d'un coup de plume. Cela n'est pas méchant, à peine ironique, et plein d'indulgence. Cela est en somme d'accord avec ce qu'il dit de lui-même, de ses « fortunes de perspective ». « Car ce n'est pas assez d'avoir bon esprit, mais le principal est de l'appliquer bien », dit Descartes. Et La Rochefoucault : « Il est plus facile de paraître digne des emplois qu'on n'a pas que de ceux que l'on exerce. »

D'Argenson, qui le connut le condamne brièvement : « Un petit dévot sans génie et plein d'amour-propre. » Louville, qu'il croit son ami, dit un jour : « J'ai rencontré le duc de Saint-Simon plus méchant que jamais. » Le duc d'Orléans, ami du mémorialiste et son protecteur, l'utilisa sans se fier à lui : « Homme d'une suite enragée », et encore : « d'un orgueil incommode », sachant avoir en lui un juge autant qu'un complice. Gardons-nous de connaître le Régent par les Mémoires du duc, mais seulement par eux tâchons de le mieux comprendre.

Saint-Simon, de nos jours, a plutôt gagné que perdu en créance et autorité. Il bénéficie de l'ignorance grandissante. Lemontey écrivait en 1816 : « On ne saurait exploiter cette mine sans de grandes précautions. L'auteur compose ses Mémoires dans sa vieillesse, longtemps après les événements. Aussi lui arrive-t-il fréquemment d'oublier les dates, de confondre les faits, de se méprendre sur les personnes. La trempe de son esprit le rendait peu propre aux grandes affaires et l'on voit que même sous la Régence, où il joue un rôle important, il ne connut que très superficiellement le système de Law et le complot du prince de Cellamare. J'ai d'ailleurs la preuve que plus d'une fois le duc d'Orléans prit plaisir à le tromper par de fausses confidences. Mais ce qui l'égare le plus souvent, ce sont ses passions, son fanatisme ducal, ses haines, ses jalousies. Il accable et amplifie, sur parole, des sarcasmes sans vérité, des bruits fabuleux, de méprisables calomnies. Quand, aigri par la solitude, il compose son fiel, tout lui semble bon, pourvu que ce soit méchant, étrange ou scandaleux. Je ne conseillerai de s'abandonner entièrement à la foi de M. de Saint-Simon que sur les affaires où il a été personnellement acteur désintéressé, et lorsque son récit s'est confirmé par des témoignages moins suspects que le sien. »

Montalembert est du même avis. Depuis un siècle environ, depuis Eugène Pitou qui en fit une thèse remarquée, le livre fait l'objet de trop de commentaires, il a servi de références hasardeuses et faciles à trop d'historiens pour que l'homme demeure encore inconnu. Lui qui a tant regardé, nous allons le fixer. Lui qui avec tant de férocité déronça les ressorts cachés des marionnettes princières, nous le déshabillons et le déperruquons, le pendons à son arbre généalogique et le voulons livrer nu à des curiosités aussi vives que la sienne. S'il n'est pas le très grand seigneur qu'il a voulu paraître, il est le très grand artiste qu'il n'a pas cru devenir. Exigeant nos saluts, pour le rang qu'il croyait tenir, nous lui rions au nez et le bousculons familièrement. Mais réclamant notre indulgence pour son style dont il s'excuse, il nous force à l'enthousiasme et au respect, car ce style est celui qu'il nous faut aujourd'hui, suivant, comme nous l'aimons, son rythme intérieur et sa passion libre.

Il est d'un siècle où surabondent les valeurs littéraires classées ou méconnues. M<sup>me</sup> de Maintenon, la princesse des Ursins sont égales, sinon supérieures, à M<sup>me</sup> de Sévigné. Saint Vincent de Paul dépasse Bossuet, saint Evremond prépare Voltaire. Ninon de Lenclos annonce Choderlos de Laclos. Saint-Simon, qui n'écrivit que pour nous convaincre de la légitimité de ses revendications, fait une œuvre qui n'a pas de seconde. Son système est périmé, son style est éternel. Il crut être un historien, il est un romancier, le romancier de sa vie, et du *demi-siècle* de Louis XIV. Sa personne dépasse son personnage, c'est elle seule que nous étudions, passionnément intéressés à ce livre qui est l'aveu de son orgueil, de ses démarches, de ses maladroites, de ses déceptions, de la plus étonnante faillite d'une destinée humaine, résolue dans la plus grande gloire littéraire, ce qui lui vaut dans l'au-delà, sa dernière colère (1).

JEHANNE D'ORLIAC.

## Sur un manifeste

Émus par « le tragique de la situation présente » et soucieux, à ce qu'ils affirment, de travailler « pour le bien commun », certains catholiques français viennent de signer une déclaration où ils prétendent définir les « responsabilités du chrétien » dans la crise que traverse actuellement la France. Pour inattaquables qu'en soient les principes et si édifiantes qu'en paraissent les idées, ce manifeste cause, dès l'abord, une impression de malaise qui s'aggrave en un sentiment de déception et de tristesse, dans la mesure où l'on découvre chez ses auteurs un parti pris de ne s'engager nulle part, de rester « disponibles » en disant *non* à tout ce qui existe, qui pratiquement les conduit au refus de servir. Sans doute est-il bien de « demander à l'amour surnaturel de purifier et de vivifier l'humain et le naturel, le social et le politique, les idées et le travail des hommes » ; mais il y a une façon d'unir le politique et le spirituel qui aboutit, en fait, à des confusions telles qu'on ne peut y échapper ensuite que par l'évasion de tout ce qui est d'ordre politique et humain.

Sans doute les catholiques qui ont signé ce manifeste ne parlent-ils qu'en leur nom propre ; mais leur erreur risque d'ajouter encore au trouble des consciences, car c'en est une que d'intervenir, *en tant que catholiques*, dans un domaine spécifiquement politique, où ils ne sauraient, comme chrétiens, être personnellement con-

(1) Ces pages forment le début d'un ouvrage sur *Le Duc de Saint-Simon*, qui paraîtra prochainement aux Editions Excelsior, à Paris.

cernés qu'au point de vue moral (encore serait-ce à l'Église seule, gardienne de la doctrine, qu'il appartiendrait, en l'occurrence, de rappeler la règle morale, si celle-ci se trouvait transgressée). Car de quoi s'agit-il ici ? De la nécessité d'une réforme de l'État, c'est-à-dire d'une réorganisation politique susceptible de porter remède aux maux dont souffre notre pays — maux que de récents scandales ont mis en évidence. Ce n'est donc pas en tant que catholiques qu'ils ont là-dessus une opinion à formuler, des responsabilités à prendre, mais *en tant que Français*, soucieux de la chose publique, intéressés à son salut et ayant des obligations envers elle.

Ce qui manifestement abuse les catholiques à qui nous avons affaire, jusqu'à les convaincre qu'ils doivent spécifier leur action et ne pas compromettre « la pureté du nom chrétien » en se mêlant aux groupes politiques qui poursuivent actuellement la réforme de l'État, c'est qu'ils sont, eux aussi, des réformateurs et qu'ils entendent travailler du point de vue religieux à « une transformation radicale du régime temporel ». « Nous voulons, déclarent-ils, marquer l'existence d'un idéal historique en accord avec nos principes et essentiellement différent des formes qu'ici et là le matérialisme ou le naturalisme proposent aux hommes, et à la réalisation duquel notre pays nous semble particulièrement appelé. » Si l'on cherche à savoir ce que cela veut dire, et quel est le régime social et politique auquel ils aspirent de la sorte, on ne peut guère l'imaginer que sous la forme d'une théocratie absolue, d'un État clérical totalitaire — régime proprement utopique et qui n'a jamais existé, même aux époques où la foi fut la plus vive et les mœurs les plus chrétiennes. Si dédaigneux qu'ils soient des réalités concrètes et de l'histoire, nos réformateurs ne croient pas, d'ailleurs, qu'un tel régime puisse s'imposer dans un avenir prochain; ils avouent même qu'il n'exigera rien de moins qu'« une redistribution des forces historiques ». Quoi qu'il en soit, ces vues, où l'on décèle autant de hautaine ignorance des nécessités immédiates que de superbe mépris à l'endroit des enseignements de l'expérience, ces vues sont révélatrices d'un état d'esprit qui tend à se répandre chez certains catholiques : il consiste à tenir le christianisme pour une « panacée politico-sociale, capable de remédier par elle-même à tous les maux politiques ». Rien de plus fallacieux et de plus illusoire, si l'on songe que la diffusion du christianisme n'a pas suffi à tout arranger dans la société; et c'est risquer de le compromettre que d'en attendre des réalisations parfaites dans cet ordre politique et terrestre qui n'est pas sa fin propre. Mais cet apparent optimisme religieux ne cacherait-il pas une sorte de renoncement à agir dans le monde, par impuissance à en résoudre les difficultés ? Car cette postulation messianique d'une cité parfaite, dont tous les citoyens seraient des saints, s'accommode fort bien d'un pessimisme catastrophique à l'endroit de la cité présente que l'on renonce du même coup à organiser et que l'on abandonne au « processus de corruption » qui la travaille. Faudra-t-il donc attendre la conversion générale de tous les citoyens pour rétablir l'ordre dans la rue, l'honnêteté dans la vie publique, la responsabilité dans les corps de l'État ? Un tel absolutisme politico-religieux mène pratiquement à une sorte d'indifférentisme civique qui fait de ceux qui s'en réclament de véritables émigrés de l'intérieur.

Les catholiques français n'ont-ils donc rien de mieux à faire que de dire un « double non » aux conceptions politiques qui actuellement s'opposent — et cela sous prétexte qu'elles ne sauraient rien contenir que de radicalement mauvais, en ce qu'elles émanent d'une société corrompue et qu'il n'y faut voir que « les réactions biologiques par lesquelles un monde antichrétien cherche à se défendre contre ses propres erreurs internes » ? Est-ce donc là l'attitude que doivent prendre des laïcs « soucieux de concevoir chrétiennement leurs responsabilités temporelles » ? Dans ce domaine, comme dans tous les autres, le rôle du catholicisme n'est

pas d'exclure, mais d'intégrer; il ne s'accommode pas de la pure négation; partout il s'applique à discriminer les éléments qui peuvent servir à une affirmation du bien. Mais pour cela, il ne faut pas s'interdire de juger, de discerner le bon et le mauvais, le meilleur et le pire, comme le font les auteurs du manifeste, afin de renvoyer dos à dos les partis. Car si le catholicisme n'a pas à servir de « force d'appoint » aux formations politiques, il se doit ici comme ailleurs de servir la vérité et la justice. Les signataires de la déclaration sont-ils sûrs de n'y avoir pas manqué ? Les événements auxquels ils se réfèrent ne sont pas si complexes et si obscurs que des évidences et des certitudes ne s'en dégagent. Or il n'est pas évident que, dans les conjonctures actuelles, nul n'ait raison et que tout le monde se trompe, comme ils cherchent à l'établir. Il n'est pas évident, par exemple, qu'il n'y ait point de différence à faire entre ceux qui ont manifesté, le 6 février, leur désir d'honnêteté et de propreté et ceux qui ont fait grève, le 12 février, pour manifester leur adhésion aux théories marxistes. Ne pas prendre parti pour qui a raison, c'est prendre parti pour l'erreur et se faire complice du désordre. Dans leur souci de rester en dehors et au-dessus de la mêlée, c'est à quoi aboutissent ces doctrinaires intransigeants qui, parce que les choses humaines sont entachées d'impuretés charnelles, n'entendent pas distinguer entre les partis qui défendent les idées d'ordre, d'autorité et de discipline et ceux qui poursuivent la destruction de la société.

Mais là où la confusion devient plus pénible encore, c'est lorsqu'elle se couvre de piété, et nous ne pouvons lire sans un insupportable malaise des phrases comme celles-ci : « Dans les sombres journées de février, il y a eu des morts; ces morts, tous ces morts ont droit à notre prière, à la même pitié, à la même prière... Avons-nous en eux tous honoré le sacrifice et la commune douleur humaine ? » Certes, nous devons prier pour eux tous, mais nous n'avons pas à honorer pareillement leur sacrifice, à porter sur eux un même jugement, car ce qui fait le martyr ce n'est pas seulement la mort, c'est la cause pour laquelle on meurt. Et là encore même il faut prendre parti.

HENRI MASSIS.

P.-S. — Je ne veux pas achever cette note sans recopier tout entière une page qui dit là-dessus l'essentiel et qui a paru dans la *Vie intellectuelle* des Pères Dominicains sous la signature de *Civis* :

« Il faut parler net, écrit-il. L'Église offre à tous le moyen d'échapper aux inévitables dissensions humaines : il consiste à se retirer du monde et à ne plus servir les hommes qu'en priant pour eux. C'est à coup sûr, de toutes, la vie la plus efficace; celle que l'Église impose d'une certaine manière et en condition difficile à ses prêtres séculiers, qui vivent dans le monde sans en être. Mais, pour les autres, pour les simples fidèles embarqués, qui ne peuvent plus se retirer, pour tous ceux qu'une vie familiale, professionnelle, sociale, plonge dans le tumulte, nous demandons en quoi consiste pratiquement l'attitude qu'on a recommandée çà et là... Devant une crise aussi profonde que celle qui ébranle actuellement la société française, il est radicalement impossible de ne pas prendre parti. Et c'est choisir encore que de se refuser à prendre parti.

» Car ceux qui exigent tant de preuves pour la condamnation d'injustices et de crimes certains risquent fort d'aller contre la justice, oubliant qu'elle eût été étouffée à coup sûr, si une révolte traversée d'une infinité d'intentions fort diverses ne l'avait imposée. Et, avant de critiquer et de peser ces intentions, avant de cribler celles qui furent mauvaises, il faudrait au moins mesurer ce qu'eût été la France, alors que la pourriture qui avait pénétré son État, gangrenant pour de longues années la justice même, on eût pu dire que « le lien sacré de la société » était rompu.

» Ce n'est pas pour nous retirer que le Christ nous a faits siens. Mais pour nous compromettre. Et si, comme l'écrivait François Mauriac, « il est difficile, en temps de révolution, de ne pas pécher » contre la charité », quelle sophistique osera nier que la plus grave atteinte à cette même charité ne soit la désertion ?

## En quelques lignes...

Hubert Krains

Il meurt d'un stupide accident, au retour de son pays wallon, broyé sous les roues du convoi, comme son héros du *Pain noir*. Il faudra surtout retenir, de la vie et de l'œuvre de Krains, une leçon d'honnête et patient labeur. Les historiens de la littérature belge d'expression française, pour reprendre la formule consacrée, le rangeront, non sans quelque dédain, dans la catégorie des régionalistes. Et il est vrai que ses plaines hesbignones, les paysans de chez lui, taciturnes et madrés, la houle des blés roux, la terre du terroir n'ont pas cessé d'habiter sa pensée fidèle, d'inspirer ses livres. Mais cette note régionaliste n'est pas, à mon sentiment, le trait caractéristique de la « manière » d'Hubert Krains. Il y avait, dans son art fait de discrétion et de probité, une soumission à l'objet, comme un effacement de l'auteur devant son ouvrage. Et voilà ce qui est sympathique — et trop rare ! On a comparé certains tableautins du *Pain noir* aux pages anthologiques de Jules Renard. Le compliment n'est pas mince. Mais je trouve Jules Renard bien plus artificiel, bien plus préoccupé de ce travail du style qui est le plus inhumain de la condition d'écrivain. Hubert Krains ne rédigeait pas en se jouant. Nous manquons d'ailleurs, en Belgique, de romanciers, de conteurs qui content naturellement, dont le récit se déroule à la façon d'une route unie, au cœur des blés. Mais du moins, peut-on concéder à Krains la supériorité d'une inspiration qu'il accueille. Il l'accueille sans la déformer, docile au langage amical des bêtes et des choses, aux voix de son pays, de son enfance, de tous les siens. N'eût-il laissé que *Mes Amis*, l'écrivain que nous regrettons serait proprement admirable. Car la réputation du *Pain noir* a peut-être fait tort à ce recueil de contes où Krains avait su mettre le meilleur, le plus solide, le plus émouvant aussi de son talent.

### Coïncidences

Chacun a rappelé l'accident de Verhaeren. Et puis, on a cité, l'un après l'autre, tous les hommes de lettres que, ces derniers temps, l'automobile ou le rail ont tués : Philippe Dorchain, Fagus le bon poète, d'autres encore, victimes du progrès mécanique et de leur distraction. Pour Hubert Krains, n'y a-t-il pas — en outre — cette tragique « rencontre » à laquelle on faisait allusion dans l'écho précédent ? Le *Pain noir* se clôt sur la mort d'un vieillard écrasé sous un train. « Ce qui n'empêcha pas la vie de poursuivre son cours, ni le convoi de rouler sous le ciel étoilé. » Les statisticiens vous diront que l'observation a souvent été faite : les littérateurs sont gens distraits, même les romanciers, même ces romanciers qui sont des fonctionnaires. Car Hubert Krains avait gardé de son passage à l'Administration des habitudes de ponctualité, un souci de la correction, un sens de l'ordre qui cadrent assez mal avec l'idée que nous nous faisons d'un pêcheur de lune. Ne serait-il pas plus émouvant, plus vrai d'une vérité poétique,

mais sensible, de faire intervenir les lois mystérieuses d'un symbolisme immanent ? Déjà la mort du Roi avait, par la magie du cadre, par la suggestion de l'exemplum, libéré ces forces mythiques qui sommeillent au fond de notre âme d'enfant. La vie et la mort, pourquoi seraient-elles ironiques, parodiques ? Sans doute avons-nous démerité de comprendre le langage par signes, par allusions et rapprochements, cette voix prestigieuse qui dédaigne les accents du commun. La vérité est que nous manquons terriblement de confiance en l'imagination. Nous l'avons baptisée la folle du logis. La fantaisie nous dérange : nous lui coupons les ailes. Sous prétexte de réalisme, nous imposons aux événements la mesure étriquée de notre logique à courte vue. Le réalisme de Krains consistait précisément, il faut le répéter, dans cette soumission à la nature, à l'humain. C'est pourquoi le tragique de sa mort ne doit pas être imputé à l'on ne sait quel ricanement stupide d'une Fatalité acharnée à nous faire du mal. Toutes les antinomies finissent par se résoudre en Dieu qui est Amour et qui est Clarté. N'allons pas, dans le dessein plus ou moins avoué d'expliquer les accidents de la circulation, nous mêler aux conseils de la Providence.

### Le nom de Louvain

Les toponymistes ne font de mal à personne. Sauf aux archivistes de village, qu'il leur arrive de déranger. Armés de documents et d'une longue patience, ils passent leur vie à imaginer ce qu'a pu vouloir dire, au temps jadis, tel nom révélé par tel texte. Le celtique, le germanique, le gallo-romain sont mis en coupe réglée. Or il était de mode — car la mode a ses exigences, même en toponymie — il était de mode, depuis quelques années, de renoncer à l'explication par le celte. On avait abusé d'Arbois de Jubainville : il fallait trouver autre chose. Un de nos toponymistes les plus éminents, M. Carnoy, se mit à fabriquer, pour tous nos noms de lieu, des ascendances germaniques. Mais M. Carnoy n'a rien d'un irréductible. Ne confesse-t-il pas qu'il pourrait fort bien s'être trompé et que le nom de Louvain lui-même, le nom de la bonne ville où il enseigne la grammaire comparée et la toponymie, serait d'origine celtique ?

On connaît l'explication traditionnelle du nom de Louvain : *Lauh-janya* (marécages et bois). M. Carnoy l'a défendue par la parole et par la plume. Aujourd'hui, il n'est plus très sûr. A cette étymologie germanique il substituerait volontiers une étymologie celtique. Nous sommes dans une région, dans un climat propice à l'étymon celtique. Le Dion, la Lasne, l'Isque, le Démer, la Dyle : tous ces noms de rivières s'expliquent parfaitement par le celte. Au sentiment actuel de M. Carnoy, Louvain, le nom de Louvain viendrait de *Lovanna* ; et *Lovanna* serait le nom de deux petites rivières (le doublement du nom est très fréquent en hydronymie) qui se jettent dans la Dyle, l'une venant de l'est, l'autre de l'ouest, sur le territoire de la paroisse de Saint-Quentin, près du faubourg d'Héverlé, c'est-à-dire à l'endroit où se serait élevé le plus ancien enclos défensif de la ville primitive. L'explication celtique présente encore cet avantage de faciliter l'explication — gallo-romaine, celle-ci — du nom charmant de Lovenjoul. Quant au sens de ce nom celtique (*Lovanna*), il faut penser sans doute à une interprétation comme celle-ci : « la rivière qui va vite, la rapide ».

Tous les celtisants ne sont pas d'accord, cela va sans dire. Mais le principal intérêt de ces discussions scientifiques, c'est qu'elles permettent à chacun de soutenir sa théorie avec des arguments qui sont, ma foi ! excellents.

### Le record de Fulgence

Fulgence n'est pas un sportif, mais un clerc du moyen âge. On a dit tant de mal de la scolastique qu'il paraît cruel d'ajouter

une pièce au dossier. Pourtant le formalisme de certains écolâtres a quelque chose de monstrueux. Les « grands rhétoriciens » n'ont rien inventé. Un Cretin lui-même est battu, bien battu. Cretin travaillait sur des rimes batelées, sur des rimes léonines, sur la corde raide de l'artifice du plus mauvais aloi : il n'aurait pas songé à ce tour de force d'un Fulgence.

Lequel Fulgence s'était mis en tête de composer un poème en autant de chants qu'il y avait de lettres dans l'alphabet. Mais — et c'est ici que les choses se corsent — le premier chant ne pouvait pas comporter un seul mot où se présentât la lettre A ; pas un seul B dans le second chant ; pas un C dans le troisième... et ainsi de suite. Or voulez-vous savoir quel était le sujet du chant premier, du chant sans A ? On vous le donne en mille : Adam et Eve, *Adam et Eva* !

Fulgence, nous dit la chronique, est allé jusqu'au quatorzième chant. Est-il mort de méningite ? Le fait est qu'à côté de ces acrobaties fulg...urantes, le labeur de nos toponymistes n'est que petite bière, sinon bouillie pour les chants.

### Le Jour des Mères

La coutume de fêter les mères en série nous vient évidemment d'Amérique. Pour l'implanter chez nous, il a fallu les efforts conjugués des pâtisseries et des fleuristes. La publicité se mêle sans vergogne aux affaires de sentiment. Elle nous engage à nous fier désormais aux affiches des étalages et aux rappels des journaux, plutôt qu'à la mémoire de notre cœur.

On veut faire de la piété filiale quelque chose d'officiel, une manifestation bruyante, collective et à date fixe. Le petit agenda deviendrait inutile. La croix que l'on se plaisait à marquer en regard d'un nom aimé et d'un jour de douce souvenance perdrait son symbole.

Ceux pour qui la tendresse est une fête tout intérieure, ceux pour qui le choix d'un saint patron signifie encore quelque chose, ne peuvent guère s'enthousiasmer pour cette innovation américaine.

Les maîtres prévoient, dans leurs programmes, un jour où ils prescriront à leurs élèves de glorifier leur mère. Tout comme si l'amour filial était un chapitre accessoire de l'enseignement scolaire et l'éducation sentimentale une exhortation passagère au bien.

Mais la morale laïque qui s'offusquerait de l'absence d'une petite écolière le jour de la Sainte-Lucie ou de la Sainte-Thérèse prend volontiers à son compte une manifestation extérieure, pompeuse et vide.

### Au rayon des rubans

La petite histoire, tout comme la grande, se répète. On traite, chacun à sa façon, la morale des faits. Mais la morale tout court n'est pas neuve. C'est en quoi, Dieu merci ! espèrent les honnêtes gens.

En attendant, les dossiers qui filent n'empruntent pas des chemins inconnus et il y a, au rayon des rubans, des dames qui peuvent se réclamer de quelques autres, aussi célèbres qu'elles-mêmes dans de vieilles affaires de trafic de décorations. Les comparses, déjà, étaient de choix. Tel ce gendre du président Grévy : Wilson qui, aidé d'une certaine M<sup>me</sup> de Courteuil, tenait en 1887, à l'Elysée même, une officine secrète où l'on ne vendait rien moins que la Légion d'honneur.

Après bien des tergiversations et des plaintes vaines, fut nommée une commission d'enquête. Elle laissa tout le temps au coupable de faire disparaître vingt-deux mille vingt-deux dossiers et de les expurger. On saisit chez une autre inculpée, M<sup>me</sup> Limouzin, des lettres fort compromettantes du sieur Wilson. Mais les dites

lettres furent bel et bien maquillées à la préfecture de police et, le scandale grossissant, le préfet dut donner sa démission.

A la Chambre correctionnelle, M<sup>me</sup> de Courteuil releva l'accusation d'un mot admirable : « Je savais que l'on vendait des croix. Je l'aurais offerte à mon juge d'instruction si je l'avais connu avant cette affaire ».

Quant au seul responsable, il ne fut jugé qu'un an après. Condamné à deux ans de prison, il fit appel et la Cour l'acquitta... Le scandale fut porté à son comble. On tonna contre la corruption du gouvernement. Mais Wilson n'en fut pas moins réélu par ses électeurs d'Indre-et-Loire.

— En quels temps vivons-nous ? disaient les autres... Les temps n'ont pas changé.

### Une réfractaire couronnée

C'est de l'impératrice Elisabeth d'Autriche qu'il s'agit. Depuis sa mort qui eut lieu en 1898, elle fait presque figure de princesse légendaire. On se souvient des pages admirables qu'elle inspira à Maurice Barrès dans *Amori et Dolori sacrum*. Henry Bataille la mit en scène et, récemment, un Italien lui consacra un drame lyrique. Le cinéma lui-même a tenté de faire passer sur l'écran quelques traits de cette personnalité romantique et insaisissable. Et les poètes, plus encore que les froids historiens, ont accumulé les sonnets et les biographies autour de son image.

Comme s'il était particulièrement actuel de parler du malheur des grands, des écrivains de tous les pays sont revenus, ces temps-ci, fleurir le sujet. Miss Maureen Fleming, pour ne citer qu'elle, publie un ouvrage bourré d'anecdotes et de documents d'ordre privé. Il fallait une femme pour réunir, avec un tel sens du « potin », une pareille abondance d'« on-a-dit » de cour. Mais cette façon de construire la légende laisse dans l'ombre l'âme même de la princesse bavaroise et ce qui fut vraiment son climat, c'est-à-dire les mille choses dont elle embellissait et creusait sa vie intérieure.

Que nous importent les petites méchancetés de l'archiduchesse Sophie, la belle-mère, et les intrigues de tel courtisan et les mesquineries malades de l'empereur François-Joseph ?

L'impératrice Elisabeth méprisait trop ce qu'elle appelait « le mensonge de la morale sociale » pour ne pas échapper entièrement à cette atmosphère étouffante de ceux qui jasant ou dansent dans la méchante mascarade du monde.

Ce qui nous paraît plus attachant et plus vrai, c'est son amour des fleurs et des chevaux, sa sauvagerie, ses livres de chevet et la pudeur qu'elle garda toute sa vie de ses sentiments profonds.

### Si le nez de Cléopâtre...

A contempler les portraits de M<sup>me</sup> Roland, la célèbre Girondine, on doute qu'elle ait pu rivaliser, comme plastique, avec la femme d'Alexandre. Néanmoins, si elle eût été de proportions plus harmonieuses, en même temps que moins suffisante et moins vaniteuse, il est probable que Danton ne lui eût pas tourné le dos, s'en faisant une ennemie acharnée à sa perte. Et le cours de la Révolution en eût été changé. C'est ce qui ressort des documents peu connus exhumés par M. Barthou et d'ailleurs fort pauvrement exploités par ce dernier.

A plusieurs reprises, Danton offrit la paix aux Girondins et ceux-ci l'eussent acceptée sans l'opposition haineuse de M<sup>me</sup> Roland. Tout laisse penser que sans cette bas-bleu déçue, la France n'aurait point connu la Terreur. Il suffit de lire les *Mémoires* pour s'apercevoir que la femme du ministre de l'Intérieur n'avait jamais pardonné au fougueux tribun de s'être moqué des prétentions qu'elle affichait et des mérites qu'elle s'attribuait. Sous la menace

de la guillotine, M<sup>me</sup> Roland écrivait encore son propre panégyrique, démontrant avec une logique bien féminine que les malheurs de la France venaient surtout de ce qu'on n'avait pas su reconnaître sa supériorité intellectuelle et les grâces de son esprit. Il y a quelque chose de pitoyable et de comique dans les propos de cette grosse dame replète qui, tout en jouant la femme savante et patriote, se comparait au « sautillant oiseau » et vantait ses attraits méconnus.

## Hommage de l'Université de Louvain à l'abbé Lemaître<sup>(1)</sup>

EXCELLENCE,

Votre vie s'identifie avec celle de l'Université. Ce sont les paroles de S. Em. le cardinal Van Roey, au jour de votre consécration épiscopale (2). Les succès de l'Université sont donc les vôtres; à vous, d'abord, nos respectueuses félicitations.

MESSEIGNEURS,  
MESDAMES,  
MESSIEURS,

Le hasard, qui veut que cette année je remplisse les fonctions de doyen, me confère l'agréable mission de présenter au lauréat du Prix Francqui l'hommage de notre admiration. Votre étonnement ne sera pas plus grand que le mien de constater que c'est à un chercheur rivé à l'expérimentation que revient le privilège de congratuler le brillant théoricien aux envolées les plus hardies.

MON CHER COLLÈGUE,

Nous vous fétons aujourd'hui pour l'honneur de la Faculté des Sciences et de l'Université catholique; j'espère dès lors que votre modestie ne s'offensera pas de mes paroles.

Il n'y a pas dix ans, si je ne m'abuse, vous conquerriez avec l'éclat que l'on sait le doctorat en sciences physiques et mathématiques et après un séjour en Angleterre puis aux États-Unis, l'Autorité académique vous attachait à notre Faculté.

Vous étiez bien convaincu, à ce moment, que « le rôle de l'homme de sciences ne se borne pas à savoir, le rôle du professeur à enseigner » et que sa science et son enseignement ne peuvent être vivants que s'il marche lui-même à la conquête de la vérité. En effet, vos publications dans le domaine de l'astrophysique débutent en 1927 et se poursuivent depuis.

Bientôt elles attirent sur vous l'attention et la haute estime du monde savant; déjà des Universités américaines vous ont réclamé et ont entendu vos leçons, l'Académie royale de Belgique vous a ouvert ses portes et aujourd'hui votre œuvre, soumise à l'appréciation d'un jury international, se voit attribuer la plus haute distinction scientifique de notre pays.

Le 17 mars dernier, en séance solennelle du Conseil d'administra-

(1) Discours prononcés à la séance académique tenue à Louvain en l'honneur de M. l'abbé Lemaître, lauréat du prix Francqui.

(2) Discours du cardinal Van Roey au sacre de Mgr Ladeuze.

tion de la Fondation Francqui, vous receviez des mains du Roi le diplôme du prix. Je vous demande l'autorisation de relire ici ce brevet particulièrement flatteur :

*Le Conseil d'administration de la Fondation Francqui siégeant à Bruxelles le 14 mars 1934; entendu le jury chargé de lui faire rapport; considérant que, par l'originalité de son esprit créateur, par la valeur propre de ses recherches sur les systèmes des galaxies dans l'univers et des théories cosmogoniques, ainsi que par l'influence profonde que ses découvertes ont exercée sur les recherches d'astrophysique et de physique, poursuivies dans divers pays au cours de ces dernières années, M. le professeur Georges Lemaître a apporté récemment à la science une contribution importante, dont la valeur a augmenté le prestige international de la Belgique, décide de conférer le Prix Francqui à M. le professeur Georges Lemaître.*

Le début de votre carrière professorale nous apparaît, mon cher Collègue, comme une ascension brillante et rapide aux plus hautes cimes, et je me demande si vous n'avez pas fait vôtre la devise : *quo non ascendam?* en la dépouillant, bien entendu, de son caractère ambitieux qui ne convient ni à un prêtre, ni à un homme de sciences.

Notre Faculté vous adresse ses ardentés félicitations et elle se réjouit avec vous. C'est d'ailleurs bien naturel! Vos mérites et votre gloire nous appartiennent un peu et puis n'est-il pas vrai que « les lauriers des disciples entrent dans la couronne des Maîtres » (1)?

Vos anciens maîtres sont présents et participent doublement à cette fête; hélas! parmi ceux qui ont le plus contribué à votre formation scientifique Alliaume nous manque, le savant, le loyal Alliaume à l'âme d'apôtre, mais son souvenir resté vivant parmi nous s'aurole d'avantage de votre gloire.

Et maintenant il me reste à vous adresser nos vœux.

Un physicien, membre du jury qui eut à juger votre œuvre, a dit : « A la façon d'un cœur la recherche scientifique, lorsqu'elle est vivante, bat un rythme à deux temps. Le premier va du fait à l'idée, de l'expérience à la théorie, qu'elle suggère; le second soumet l'idée au contrôle du fait, développe la théorie par voie déductive, prévoit des conséquences et les soumet à la vérification expérimentale. Les deux attitudes sont complémentaires (2). »

Malgré l'abondance et la qualité de vos lauriers, vous n'êtes qu'au matin de votre carrière; le vœu que je forme, c'est bien sûr de vous voir poursuivre vos originales créations, mais c'est aussi et surtout que vous connaissiez le moment où les conséquences de vos théories seront confirmées par l'expérience, par l'expérience que vos calculs auront provoquée.

Il ne m'appartient pas de faire l'éloge de votre œuvre; venant de moi, cet éloge ne pourrait être que banal. Une voix autorisée dira tout le mérite de vos travaux et va retracer votre brillante participation à l'accroissement du patrimoine scientifique, mais il m'était imposé de vous apporter le tribut d'admiration de vos collègues.

Je m'en voudrais de négliger l'occasion qui m'est offerte de saluer respectueusement ici le créateur du prix dont vous êtes le second titulaire. Ce financier que la science belge a appris à honorer unanimement; ce financier qui, au plus fort de la tourmente de la guerre appela à la vie la Fondation Universitaire, « destinée à servir au ravitaillement intellectuel de la Patrie »; animateur du Fonds national de la Recherche scientifique dû à l'initiative du grand Roi; ce financier, enfin, dont le plus grand mérite n'est-il pas, comme

(1) Mgr LADEUZE, Discours d'ouverture de l'exercice 1925-1926.

(2) LANGEVIN, *Hommage national à Ernest Solvay*, 16 octobre 1933, p. 38.

le faisait valoir notre Recteur au cours d'une manifestation en son honneur (1), d'avoir réalisé l'union et l'entente des grandes écoles belges?

PIERRE BRUYLANTS,  
Doyen de la Faculté de Sciences  
à l'Université catholique de Louvain.

## L'œuvre de l'abbé Lemaitre

Dans l'allocution qu'il vient de prononcer, M. le doyen de la Faculté des Sciences a précisé la signification de la cérémonie qui nous réunit ici ce soir. L'une des plus brillantes distinctions qui puissent, dans notre pays, échoir à un homme de science a été attribuée à un de nos collègues, encore au début de sa carrière.

Assurément, de tout temps des distinctions flatteuses sont venues reconnaître ou consacrer tôt ou tard la valeur et les mérites de plusieurs membres de notre corps professoral : je me bornerai à citer nos éminents collègues, lauréats des prix décennaux de philosophie, de mathématiques, de bactériologie et de chimie.

Le succès que nous célébrons ici a cependant un caractère particulier qui a retenu tout de suite l'attention du grand public cultivé : les travaux accomplis par notre savant collègue l'ont été dans le domaine de l'astronomie, ou plus exactement dans celui de la cosmogonie. A toute époque, la connaissance du monde physique, dans sa structure ultime par les atomes, et dans son architecture d'ensemble par l'univers stellaire, a excité l'imagination et les efforts des hommes. Mais, alors que l'étude du microcosme que constitue la matière est de date toute récente et conserve forcément un caractère très abstrait, dans le développement de l'astronomie, au contraire, se reflète, pourrait-on dire, l'histoire même de la civilisation. Les livres sacrés débutent par une page de cosmogonie et de grands poèmes déroulent leurs épisodes dans le cadre de l'univers entier. Une certaine connaissance du ciel a toujours fait partie de toute éducation soignée; anciennement, l'astronomie fut science sacrée et même science de rois. A la Renaissance, elle joue un rôle capital dans l'évolution des idées; au XVIII<sup>e</sup> siècle, elle jouit d'un prestige absolu, dont il reste encore trace dans notre enseignement; enfin, depuis un siècle, elle a grandement bénéficié des puissants moyens techniques mis à sa disposition et poursuivi avec hardiesse et succès une vaste exploration du monde stellaire, lequel s'est révélé grand au delà de tout ce que l'on avait imaginé. En même temps, surtout dans les pays anglo-saxons, une vulgarisation de bon aloi n'a pas fait défaut au public cultivé. Mais cela ne suffit pas à expliquer l'intérêt que celui-ci accorde aux choses de l'astronomie. Il s'y joint le sentiment que cette science est à même de nous donner des précisions au sujet de l'étendue présente du monde matériel et de son évolution dans le passé et l'avenir, peut-être même de ses origines, ainsi que de sa destinée. La connaissance astronomique n'intéresse donc pas seulement notre intelligence, mais également notre sensibilité, car le problème du destin de la matière, si subordonné qu'il soit à d'autres, ne peut manquer d'émouvoir un homme qui réfléchit.

Il faut bien se garder cependant de voir dans ce prestige sécu-

(1) Discours de Mgr Ladeuze à la séance académique, en l'honneur de M. Francqui.

laire de l'astronomie l'une des raisons principales qui ont attiré l'attention générale, et spécialement dans certains milieux étrangers, sur les travaux de notre éminent collègue. Toutes les sciences connaissent des périodes où leur développement est plus rapide, où le travail latent d'une ou plusieurs générations aboutit à quelques idées fondamentales et à une synthèse qui peut ensuite servir de point de départ nouveau et fécond.

Par leur caractère même et par les répercussions immédiates qu'ils ont eues dans tous les domaines de l'astrophysique et jusqu'en physique pure, les travaux de cosmogonie de notre savant collègue apparaissent bien comme une synthèse scientifique de singulière importance. A la fécondité d'une idée on peut juger de sa valeur. Telle a été l'opinion de milieux scientifiques étrangers; tel est également le verdict unanime du jury particulièrement compétent qui vient d'avoir eu à se prononcer.

Réunis ici, nous souscrivons pleinement à des jugements aussi autorisés et nous tenons à y ajouter un témoignage d'affectueuse estime. Mais nous voulons aussi *prendre connaissance des idées nouvelles* d'une manière aussi consciencieuse et objective que possible et c'est là, je pense, l'hommage le plus digne que nous puissions rendre à notre cher et éminent collègue.

Je ne me dissimule pas ce qu'une telle entreprise a de délicat. Toutefois, comme nous avons déjà ici même, il y a peu de mois, entendu de la bouche de l'auteur un exposé que personne n'a oublié, ma tâche en sera allégée d'autant. Je me propose d'essayer de situer brièvement dans l'ensemble des connaissances et théories cosmologiques qui se sont succédé au cours des âges, et dont beaucoup sont familières à tous, les conceptions *nouvelles* qui ont surgi. Ces dernières apparaîtront ainsi comme un aboutissement moins étrange, presque logique même, d'une série de conceptions de moins en moins imprécises, serrant de plus près chaque fois une connaissance expérimentale qui va toujours en progressant.

\* \* \*

On peut distinguer trois grandes étapes dans l'évolution, très lente, des idées sur la structure de l'univers, en faisant les réserves nécessaires sur ce qu'une distinction aussi nette peut avoir d'un peu trop absolu. Durant l'Antiquité, le monde physique est considéré comme essentiellement limité et fini; il existe dans l'espace vide et illimité qui le prolonge en quelque sorte d'une façon immatérielle. A partir de la Renaissance, jusqu'à notre époque, la notion d'univers physique, infini lui-même comme l'espace qui le contient, s'affirme de plus en plus nettement. Tout récemment, enfin, avec le triomphe des idées relativistes, la distinction arbitraire entre l'univers physique et l'espace géométrique, entre un contenu et un contenu, s'efface. C'est l'univers physique, matériel, existant, qui crée lui-même l'espace; celui-ci perd son caractère primordial, préconçu, *a priori*; il n'est plus le vaste monde amorphe dans lequel s'insère, en le remplissant plus ou moins complètement, le monde réel. Il s'ensuit que si le monde matériel n'est pas infini, l'espace physique ou réel ne le sera pas non plus : il devra en quelque sorte se fermer sur lui-même; ceci est parfaitement possible du point de vue purement géométrique ou logique. C'est surtout par Einstein qu'a été opérée cette révolution dans les idées.

Enfin, cet espace ou cet univers fermé ne sont cependant pas immuables : ils se dilatent sans cesse, proviennent d'un état initial et tendent vers un état final : le concept d'*univers en expansion*, complétant celui d'univers fini et au repos d'Einstein, telle est la découverte de notre collègue. Examinons d'un peu plus près ces divers points.

Dès l'aurore de la pensée grecque, c'est-à-dire de la pensée scientifique même, serions-nous tenté de dire, on voit la spécu-

lation s'attaquer d'emblée aux problèmes les plus ardu, que les modernes n'ont résolus que bien tardivement : la notion de l'infini géométrique et de l'infiniment grand physique, la limite de petitesse et la nécessité du discontinu dans la nature, les antinomies posées par le nombre et le continu géométrique, l'existence de lois physiques inéluctables, témoin ce fragment de Thalès : « Ce qu'il y a de plus fort, c'est la nécessité, car elle domine l'univers. » De tels lambeaux de la pensée des présocratiques qui nous émeuvent dans leur concision lapidaire, et qui ne nous ont même été transmis que de seconde ou troisième main, nous font penser à ces témoins de l'art grec archaïque qui ne nous sont parvenus que comme matériaux de réemploi, enrobés dans des constructions de la grande époque.

L'unité du monde physique et son étendue limitée ont été affirmées très tôt. Théophraste écrit : « De ceux qui admettent un seul principe mobile et qu'Aristote appelle proprement physiciens, les uns le considèrent comme limité : ainsi Thalès, fils d'Examyas, de Milet (au début du VI<sup>e</sup> siècle) et Hippon (qui paraît, d'autre part, avoir été athée) ont dit que l'eau était le principe... » Pour les anciens, le monde se terminait généralement au soleil, que l'on considérait comme très proche de la terre; celle-ci, semblable à un disque plat, flottait sur les eaux.

La première spéculation créatrice fut sans doute celle de Pythagore et ses disciples, qui enseignèrent la sphéricité de la terre : c'était, à ce moment, une hardiesse de pensée qui ne le cède en rien aux conceptions modernes les plus avancées. L'estimation de la circonférence de la terre, fixée par Eudoxe à 400,000 stades et admise par Aristote, avec les moyens d'investigation dont on disposait alors, nous fait penser aux estimations actuelles autour de l'univers : seule l'unité de mesure diffère. Avec Aristarque de Samos, astronome des Ptolémées, les conceptions de l'antiquité atteignent leur apogée : il eut l'idée nette du système héliocentrique. Quant à la rotation diurne de la terre, elle était déjà professée par les derniers pythagoriciens, puis, transmise par Cicéron, elle fut connue plus tard de Copernic. Aristarque ne recula pas devant une des conséquences de ses idées : les étoiles devaient se trouver à une distance énorme, inimaginable pour l'époque, par rapport à la distance du soleil, dont en même temps on commençait à soupçonner l'éloignement véritable.

Ce qu'ont donc fait les anciens, c'est étendre les dimensions de l'univers, à mesure que leur connaissance progressait; jamais, sauf une ou deux exceptions, ils n'ont cru le monde réel infini. Et d'autre part, ils ont bien senti la difficulté de fixer une limite, une frontière à l'univers, comme le prouve l'argument suivant d'Archytas, auquel il n'a pas été répondu de façon satisfaisante : « Si je vais jusqu'au bout du monde en ligne droite, et si j'étends mon bras dans la même direction, qui l'arrêtera ? »

Cette difficulté a subsisté entière jusqu'à nos jours. Certains avaient cru la tourner en imaginant l'éther, matière quand même, s'étendant à l'infini, mais impalpable, existant au delà des astres les plus lointains. C'était un autre mot, qui a d'ailleurs fait fortune, même en physique, pour voiler le néant ou notre ignorance.

La conception du Dante, reprise en partie à l'Antiquité, est certainement plus séduisante : au delà de la sphère des étoiles fixes, le premier mobile ou cristallin qui communique à tous les astres à son extérieur successivement l'impulsion de son mouvement de rotation diurne; au centre du monde flotte la terre sphérique et fixe; au delà du premier mobile, « l'Empyrée, espace infini et immobile, enveloppant tout l'univers. (Conv. II.) L'Empyrée est, par définition, le séjour de Dieu; mais malgré son omniprésence, la personnalité divine y apparaît à Dante à une place déterminée, point lumineux (au nadir de la Jérusalem terrestre), qui sera la suprême vision du poète ». (Hauvette.)

Dans le Paradis Perdu, qui date cependant de peu avant l'époque

de Newton, la conception est beaucoup moins synthétique. Au delà de la sphère des fixes se trouve le paradis emmurillé dans des limites précises de l'espace infini. Celui-ci s'identifie avec un océan de chaos sombre dans lequel, très loin de notre monde, et entourée d'une enceinte infranchissable, se trouve le séjour des anges déchus, où le grand poète anglais a placé le début de son récit.

Mais, dès le début de la Renaissance, les idées se modifiaient. Pour des raisons où la physique intervenait assez peu et sous l'influence de quelques pythagoriciens peut-être, Giordano Bruno soutient que le monde matériel est réellement infini. Les conceptions de Galilée, si hardies qu'elles aient pu paraître à son époque, se sont cependant bornées au système solaire; il ne semble pas avoir spéculé sur les dimensions infinies du monde. C'est à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, chez Newton, qu'on trouve l'idée exprimée de façon tout à fait claire, dans une lettre adressée en 1692 à Bentley, Master of Trinity College, Cambridge : « Il me semble, écrit-il, que si la matière dont se compose notre soleil et les planètes, ainsi que toute la matière de l'univers, était uniformément répartie dans tout le ciel, et que chaque particule était douée d'une pesanteur innée, l'attirant vers tout le reste, et que l'espace à travers lequel cette matière était répandue fût fini, la matière à la périphérie de cet espace, en vertu de sa pesanteur, tendrait vers toute la matière à l'intérieur, et par conséquent tomberait au milieu de tout l'espace, et viendrait y constituer une grande masse sphérique. Mais si la matière était uniformément distribuée dans un espace infini, elle ne pourrait jamais s'agglomérer en une masse, mais une partie formerait une masse, une autre en formerait une autre, de façon à créer un nombre infini de grandes masses (nous dirions aujourd'hui de nébuleuses), éparpillées à grande distance les unes des autres, à travers cet espace infini. Et ainsi pourraient être formés le soleil et les étoiles fixes, en supposant la matière douée de luminosité. »

La thèse de Newton a prévalu jusqu'à nos jours dans les milieux scientifiques, apparemment sans objection contre l'idée d'un univers vraiment infini. Kant, en 1755, voulant décrire plus en détail la formation du système solaire, ajoute à l'hypothèse de Newton l'idée juste que la concentration de matière, sous l'action de la gravitation, crée de puissantes sources de chaleur; par contre, il se méprend sur des questions de mécanique, voulant expliquer l'origine du mouvement des planètes. C'est Laplace qui, corrigeant son devancier, a donné dans son célèbre *Exposé du système du monde* la solution classique, jusqu'à ces derniers temps reprise et amplifiée par d'autres, parmi lesquels Poincaré, dans ses fameuses *Leçons sur les hypothèses cosmogoniques*. Le monde pour Laplace et ses continuateurs, c'est le système solaire seulement; celui des étoiles échappe encore au calcul, faute de connaissances assez précises (1).

CHARLES MANNEBACK,  
professeur à l'Université de Louvain.

(1) La fin de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.

## ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25, 22 ou 17 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

## Remerciements...

EXCELLENCE,  
MESSEIGNEURS,  
MESDAMES ET MESSIEURS,

Le 17 mars dernier S.M. le Roi, érigeant en tradition l'exemple posé par Albert I<sup>er</sup>, daignait présider la séance solennelle du Conseil du Prix Francqui et procéder lui-même à la remise du diplôme.

Recevant cette auguste marque de bienveillance du jeune Roi vers qui se tourne l'espoir confiant de tous les Belges, j'ai senti que je contractais un engagement redoutable de répondre dignement à la grande marque de confiance qui m'était témoignée. C'est cette impression de responsabilité qui me domine en recevant aujourd'hui les félicitations si cordiales de la grande famille universitaire à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir.

Responsabilité envers les professeurs qui m'ont formé et dont beaucoup continuent à m'encourager de leurs conseils; responsabilité surtout envers ceux qui ne sont plus et dont j'ai assumé la tâche de continuer au moins partiellement l'enseignement. Ernest Pasquier, qui m'avait témoigné tant de bienveillance au temps où j'étais étudiant; l'abbé Edouard Goedseels, qui m'avait suivi au Séminaire et dont la conversation marquée d'un inflexible bon sens n'était pas un des moindres charmes de la Maison Saint-Rombaut; Maurice Alliaume, enfin, professeur puis collègue et ami si délicatement dévoué. Je ne puis m'empêcher de rappeler qu'une des dernières lignes qu'il ait écrites à la fin de ces brillantes revues d'astronomie qu'il publiait chaque année était consacrée aux travaux qui sont couronnés aujourd'hui, et qu'il annonçait l'intention, interrompue, hélas! par sa mort prématurée, d'en reprendre bientôt l'exposé avec plus de détail.

Responsabilité d'être digne de ceux à qui je succède. Gratitude et responsabilité aussi envers ceux qui ont pris l'initiative de présenter ma candidature et l'ont appuyée du poids incomparable de leur immense réputation scientifique, le baron Charles de la Vallée-Poussin et le comte Alexandre de Hemptinne associés à un autre membre éminent de notre Académie royale, Albert Einstein. Patronage écrasant qui honore autant qu'il humilie celui qui en est l'objet s'il veut sans déchoir continuer à s'en montrer digne.

Je veux aussi remercier d'une façon toute spéciale le doyen de notre Faculté, M. Bruylants, qui vient avec tant d'amabilité de se faire l'interprète de vos sentiments à mon égard.

Quant à Charles Manneback, mon ami de toujours, je ne puis m'empêcher de joindre à mes remerciements l'expression de mon admiration pour la façon si limpide dont il a su situer dans leur cadre et rendre accessibles à tous les idées simples qui se dissimulent sous l'algorithme du calcul tensoriel. Parmi la belle équipe de chercheurs dont s'enorgueillit notre Institut de Physique, il est de ceux dont nous sommes le plus fier et nous sommes sûrs qu'il ne décevra pas les espoirs que ces travaux antérieurs autorisent à fonder. C'est largement grâce à lui, et grâce au développement du *Colloquium* de physique, dû principalement à sa clairvoyante initiative, que nous nous sentons plus qu'une collection de chercheurs isolés, que nous nous sentons devenir un véritable milieu scientifique, une école où chacun profite de l'expérience et des projets des autres et communique le feu sacré, l'esprit de recherche à nos élèves et anciens élèves qui viennent si nombreux assister à ces réunions.

Nos élèves savent les possibilités uniques qu'ils peuvent trouver à présent, après nous et avec nous, pour adapter leur formation et leur travail aux nécessités toujours plus impérieuses de la recherche moderne.

En laissant attacher son nom à la dernière de ces fondations scientifiques dues à son génie organisateur, M. le ministre Francqui a permis à la science belge de manifester au grand jour sa reconnaissance envers celui à qui elle doit de ne pas manquer du nerf de la science. L'intérêt qu'il a su susciter pour les besoins nécessaires de la recherche a atteint son apogée lorsque le grand Roi dont nous pleurons la mort et qui avait tant à cœur le prestige scientifique de la Belgique a galvanisé le monde industriel du pays. Le mouvement sans précédent qui a constitué le *Fonds de la recherche scientifique* fut dû, autant au dévouement de tous pour un Roi qui pouvait sans crainte tout demander, qu'à l'intérêt que le monde industriel porte naturellement à la science dont il sait bien qu'il finit toujours par utiliser quelque application.

*Fondation Universitaire, Fonds national de la Recherche scientifique*, je leur dois certes de la reconnaissance et suis heureux d'avoir l'occasion de l'exprimer publiquement.

Mais comment pourrais-je parler sans émotion de cette institution sœur des autres, la *C. R. B. Educational Foundation*, à laquelle je dois les plus précieuses orientations de ma carrière scientifique. Et, certes, ma parole ne sera pas sans écho dans cette assemblée où tant de professeurs ont achevé leur formation dans les universités de la République étoilée, où tant d'autres gardent le souvenir de voyages féconds comme *advanced fellows* ou professeurs, ou attendent avec impatience leur tour d'y aller ou d'y retourner: la *C. R. B.*, que nous rappelle chaque jour, le magnifique, l'essentiel instrument de travail que constitue notre bibliothèque et la joie mélodieuse de notre carillon.

C'est grâce à elle que j'ai pu apprendre à connaître ces magnifiques observatoires américains, ces postes avancés de la curiosité humaine, pénétrant à plus de cent millions d'années dans l'espace et le temps. Le mont Wilson, où Hubble identifiait en 1925 les céphéides dans la grande nébuleuse d'Andromède et la projetait définitivement des centaines de milliers d'années hors de la galaxie. Qui peut dire ce que je dois à avoir eu l'occasion de l'entendre lui-même donner la primeur de cette grande découverte à l'Académie de Washington? Flagstaff, où Slipher, reconnut le premier l'éloignement progressif des nébuleuses, fait capital qui, précisé par les observations plus puissantes du mont Wilson, nous a, pour la première fois, donné une idée de l'âge réel du monde.

Enfin *Harvard College Observatory* et le *Massachusetts Institute of Technology*, ma seconde *Alma Mater* où j'ai passé tant d'heures agréables et fécondes. Qui peut dire l'influence de ces conversations rapides et enjouées avec l'incomparable directeur et animateur qu'est Harlow Shapley devant ces admirables plaques photographiques minutieusement numérotées où se révèlent des centaines de nébuleuses aux formes si élégantes et si énigmatiques, groupées en amas plus caractéristiques encore?

Les grandes découvertes de l'astronomie moderne ont dépassé tout ce que nous pouvions en attendre, leurs résultats cadrent merveilleusement bien avec ce que la géométrie et la mécanique réunies en une seule discipline par le génie d'Einstein nous permettent d'attendre. Il semble que se manifestent enfin à nous les grands traits de la face du monde et que le problème de la grandeur de l'espace et même celui de l'âge du monde se posent clairement et soient même déjà partiellement résolus.

Certes il faut nous garder de conclusions dogmatiques qui s'accorderaient mal avec le rythme accéléré du progrès scientifique d'aujourd'hui. Les résultats acquis sont moins un terme qu'un point de départ. L'astronomie n'a pas de raison d'être plus économe de ses hypothèses que le chimiste de ses tubes à essais, et le meilleur laboratoire n'est pas celui qui conserve le plus longtemps sa vasselle spécialisée, mais celui qui sait en faire le meilleur usage.

Peut-être me permettrez-vous en ces circonstances qui marquent nécessairement une époque dans ma carrière scientifique de regar-

der plutôt vers l'avenir que vers le passé et de vous dire ce que j'entrevois des problèmes qui se posent.

Les obstacles préjudiciels qui semblaient rendre vain tout espoir d'acquérir une intuition d'ensemble du monde, ce dilemme vexant d'avoir à accepter l'existence actuelle d'un nombre infini de nébuleuses ou au contraire de reconnaître quelque part une limite à l'espace occupé par ces nébuleuses, une absurde frontière limitée par rien, ces obstacles n'existent plus. La ligne droite est une ligne fermée qui revient par la direction opposée à son point de départ.

Le calcul que nous pouvons faire de la dimension actuelle de l'espace en expansion dépend essentiellement de ce que la portion d'univers que nos télescopes analysent soit un échantillon représentatif de l'ensemble du monde auquel nous voulons étendre nos conclusions.

Nous sommes un peu dans la situation d'un géodésien qui voudrait déterminer le rayon de la terre par des mesures faites dans un territoire grand comme la Belgique ou la France. Pouvons-nous espérer une confirmation d'une extrapolation semblable ?

Je pense que la clef de ce problème nous sera fournie par les rayons cosmiques. La difficulté de trouver une source adéquate à ces rayons puissants, l'énergie énorme qu'ils doivent avoir en comparaison de toute l'énergie connue s'ils sont réellement cosmiques, tout porte à croire que la production de ces rayons est antérieure à la formation des étoiles, du soleil ou de la terre, et qu'ils datent de plusieurs milliards d'années.

Si ce point de vue peut se confirmer, il fournira la preuve de la géométrie non euclidienne de Riemann. Il nous donnera l'assurance qu'à des distances de plusieurs milliards d'années de lumière il y a de la matière comme dans notre voisinage et que la courbure de l'espace que nous constatons autour de nous n'est pas un accident local, mais un caractère de l'espace dans son ensemble.

Le problème de l'âge du monde stellaire semble à présent résolu. Les idées sont trop neuves pour quelles aient pu encore être sérieusement discutées, les observations qui les étayaient, encore peu nombreuses, se multiplient et si elles se confirment et se précisent elles ne manqueront pas de dissoudre les préjugés fortement enracinés qui s'opposent à l'idée d'une cosmogonie rapide.

La formation des nébuleuses et des étoiles comme conséquence de l'instabilité temporaire de la matière primitive lorsque l'expansion traversa la période d'équilibre instable que constitue l'univers d'Einstein ouvre des possibilités illimitées aux développements théoriques et aux recoupements avec l'observation.

Elle pose surtout un nouveau problème, celui de l'état de la matière avant la formation du monde stellaire, le problème de l'ère pré-astronomique du monde. Ici encore le témoin essentiel de l'activité primitive semble bien être les rayons cosmiques. La découverte de leur composition ne peut échapper longtemps aux efforts enthousiastes des chercheurs, elle nous révélera le plus ancien secret de la nature.

Je ne veux pas abuser plus longtemps de votre patiente attention. Je vous exprime à tous mes remerciements bien sincères pour l'affectueuse estime que vous me témoignez aujourd'hui.

Je remercie tout particulièrement notre grand Recteur, soutien et animateur de notre activité scientifique.

Je veux profiter de cette circonstance pour lui dire publiquement ma ferme résolution de continuer mes efforts avec vous tous au service de la science. La science est belle, elle mérite d'être aimée et servie pour elle-même puisqu'elle est un reflet de la pensée créatrice de Dieu.

GEORGES LEMAITRE,  
professeur à l'Université de Louvain.

## Flottement...

L'heure d'une politique étrangère anglaise assurant la paix européenne est passée. Même une volte-face complète arriverait maintenant trop tard. Il n'y a pas longtemps un redressement était encore possible, mais depuis lors trois faits nouveaux sont survenus.

Le premier : les deux querelles françaises, celle entre les deux camps opposés surtout sur la question religieuse, et celle entre les restes repoussants de l'ordure parlementaire et l'indignation générale du peuple français, se vident sous nos yeux.

Le deuxième : la mainmise totale, sur le Reich entier, d'une tyrannie prussienne qui y a soumis tout le monde et qui dirige l'Allemagne aussi bien moralement que par la force, parce qu'il est dans la nature des Allemands d'accepter la direction morale de quiconque les contraint par la force.

Le troisième : le déclin progressif du prestige de la Grande-Bretagne comme allié!

Occupons-nous pour l'instant des deux derniers. Une civilisation est toujours influencée, dans l'idée qu'elle se fait de sa nature propre, par l'un ou l'autre relent du passé. L'Europe actuelle pense, plus ou moins, en termes du passé quand elle considère la puissance respective des nations qui la composent. L'invincibilité et l'invulnérabilité de l'Angleterre jusqu'à la Grande Guerre, quand, stratégiquement, le pays était une île, affectent toujours l'imagination des capitales continentales. Elles sont, de plus, impressionnées par quelque chose qui n'a, en effet, pas changé, encore que l'Angleterre ait cessé d'être une île : la solidarité unique de la nation anglaise, la seule nation européenne absolument une, agissant comme un seul homme.

Toutefois, quand nous parlons d'un déclin dans le prestige anglais, c'est-à-dire d'une confiance toujours moindre dans le pouvoir de l'Angleterre d'intervenir activement dans un conflit continental, il nous faut nous rappeler que ceci aussi est un effet du temps qui passe. Chaque année qui s'écoule rend la situation plus nette. Ces étrangers qui avaient le vague sentiment que, sans qu'ils sussent pourquoi, l'Empire britannique était une unité tout comme l'Angleterre en est une, réalisèrent petit à petit le fait que le dit Empire n'est rien de pareil. Ces étrangers s'aperçoivent aussi que l'Angleterre n'est plus le prêteur qui obligeait l'Europe entière, qu'elle n'est même plus le principal marchand de monnaies, bien que notre devise dépréciée soit restée la plus importante devise internationale.

Moralement il y eut aussi un déclin. Le succès de l'agitation contre les obligations souscrites par l'Angleterre à Locarno eut un grand retentissement à l'étranger. Partout, en Europe occidentale, on répète maintenant qu'il est impossible de baser l'avenir sur un engagement de cette sorte contracté par la Grande-Bretagne, étant donné, que non seulement la puissante presse populaire anglaise mais les ministres anglais eux-mêmes ont prétendu prouver par toutes sortes d'arguments, que rien n'oblige l'Angleterre à garder sa parole et à honorer sa signature. Il est vrai que l'affaire de Locarno ne fut jamais prise très au sérieux par les hommes doués du sens du réel, mais la répudiation ouverte de ce qui, après tout, était un engagement solennel, a fait son œuvre. Tout autre accord simplement écrit en est rendu sans valeur quant à la signature anglaise.

Evidemment, une politique reste possible et qui serait encore très efficace, bien qu'elle ne pourrait plus être décisive. Il s'agirait de beaucoup plus que d'un simple accord : d'une convention publique, détaillée et concrète pour la préservation de la paix,

Convention qui serait un avertissement dirigé contre la puissance prussienne et qui nouerait une étroite alliance correspondante, non seulement avec la France et la Belgique, les principaux intéressés, mais avec tout autre pays qui voudrait s'y joindre.

Inutile, dans une telle politique, de définir l'agression ou de dissertar sur une morale internationale abstraite. Le problème qui se pose est très simple. Une puissance, et une seule — j'entends une seule grande puissance — menace la paix : la Prusse. Une déclaration publique que toute violation nouvelle, par cette Prusse, des traités signés par elle, dresserait la Grande-Bretagne contre elle, pareille déclaration constituerait la moitié de la politique dont je veux parler. L'autre moitié, la moitié « concrète », serait l'établissement de plans, par les états-majors alliés, et l'annonce des mesures qui seraient prises immédiatement si la Prusse allait plus loin qu'elle n'est allée déjà.

Pensez, si bon vous semble, que la Prusse était moralement en droit de violer les traités. Pensez même, si bon vous semble, que le Prussien est un homme admirable et supérieur, et que ses adversaires sont de méprisables inférieurs. Tout cela n'a rien à voir avec la politique étrangère de l'Angleterre. Quiconque réfléchit sait que la Grande-Bretagne est la seule puissance ayant tout à perdre par une guerre européenne, et donc que prévenir cette guerre est, pour elle, une question de vie ou de mort.

\* \* \*

Ceci est encore plus vrai depuis les deux grands événements économiques d'hier et d'avant-hier : la révolution américaine et l'écroulement de la livre sterling. Plus aucune nation continentale n'est intéressée à soutenir l'Angleterre comme le pays le plus important du point de vue économique et de celui de la stabilité. Elle ne l'est plus. Elle n'est plus un refuge pour les capitaux du Continent. Elle ne donne plus la certitude qu'une politique économique anglaise sera permanente. La tendance n'existe plus de considérer l'Angleterre comme la banque à laquelle les nations continentales peuvent recourir dans les temps difficiles. De même, notre confiance dans les Etats-Unis comme protégeant l'Angleterre contre une agression étrangère, espèce de grand frère qui défendrait notre neutralité, cette confiance a disparu. L'Angleterre a beaucoup sacrifié à cette chimère; il eût été infiniment plus sage de ne rien lui sacrifier du tout.

Mais il y a que la politique directe décrite ici est moralement impossible. La Grande-Bretagne l'adoptera peut-être quand il sera trop tard; il est pratiquement certain qu'elle ne l'adoptera pas en temps utile. La raison en est que les hommes publics qui parlent pour l'Angleterre, et l'Angleterre elle-même, y sont, à l'heure actuelle, nettement opposés. Ils sont décidés à continuer la politique du « flottement », c'est-à-dire attendre les événements et éviter les décisions.

Et tout contribue à les confirmer dans leur opinion. L'ignorance du public, surtout en matière de politique étrangère, qui est le prix que nous payons, nous Anglais, pour notre presse extraordinaire, et pour nos méthodes nationales d'instruction; le fait que, jusqu'à présent, un manque de politique n'a pas provoqué de choc déplaisant; le tempérament national qui vit dans le passé et qui, de sa nature, est doux et insouciant, ne croyant au danger que quand il est là; le fait que la dernière guerre se passa sans invasion de l'Angleterre et sans désastre immédiat pour son commerce extérieur, ne causant qu'un appauvrissement général du pays.

Cette tendance au « flottement » est encouragée par l'insistance mise — par devoir patriotique — à célébrer un imaginaire accroissement de richesse. Ce qui, en vérité, fut une conversion forcée, la répudiation d'une dette et la sous-alimentation des chômeurs

jointes à la dissipation du capital comme revenu par les impôts de succession, tout cela peut assurer l'équilibre budgétaire, mais la puissance d'achat n'en continue pas moins de baisser. Nous « flottons ».

Et pourtant nous savons ce que le « flottement » a produit quant à cette alliance américaine à laquelle nous nous sommes accrochés avec un tel acharnement. Une politique claire et nette, dès le début, se décidant soit à payer les dettes à l'Amérique, soit à se joindre aux nations continentales dans leur refus de payer, nous eût valu soit le soutien des Etats-Unis, soit celui du Continent. L'Angleterre n'a réussi qu'à perdre celui des Etats-Unis sans gagner celui de ses codébiteurs. L'Angleterre continua de payer alors que ses codébiteurs avaient proclamé leur incapacité de payer. Puis, quand il était trop tard, l'Angleterre proclama à son tour qu'elle non plus ne pouvait plus payer, alors que nous avions accoutumé les Américains à nous considérer comme leur source la plus sûre de « repaiements ». Nous gâtâmes davantage encore les affaires en continuant à reconnaître la dette par des « paiements symboliques » qui ne faisaient qu'exaspérer les deux parties en présence : les Européens, pour lesquels ils étaient le symbole que l'Angleterre ne les soutenait pas dans leur refus; les Américains, aux yeux desquels un paiement symbolique n'est pas un symbole d'honnêteté, mais le fait tangible que l'Angleterre refuse de payer ce qu'elle doit. Entre-temps, nous n'avons pas manqué, nous Anglais, d'annoncer, *urbi et orbi*, notre excédent budgétaire et de proclamer, plus bruyamment encore, notre droit à des paiements irlandais bien plus lourds, proportionnellement, que ceux que nous demandons à l'Amérique.

Le résultat de tout cela, c'est qu'aujourd'hui toute la politique anglaise de confiance dans la protection des Etats-Unis est à l'eau, sans compensation en Europe. Le public anglais est évidemment tenu dans l'ignorance de ce que l'Amérique pense en l'occurrence, car aucune critique américaine contre l'Angleterre n'est reproduite dans notre presse.

Voilà ce que produisit le « flottement » anglais en matière de politique américaine. Le flottement dans notre politique européenne nous menace de maux bien plus grands encore. Mais ce flottement continuera. Les Anglais persisteront à dire que rien ne les entraînera dans des complications internationales jusqu'au jour où ils se réveilleront avec le lacet autour du cou.

HILAIRE BELLOC.

---

## La politique d'Aristide Briand

---

Car c'est sur le plan extérieur que Briand appartient tout entier à l'histoire. Bien que son action intérieure ait été considérable entre 1902 et 1914, la postérité gardera presque exclusivement le souvenir de son action extérieure.

Le nom de Briand restera associé aux tentatives qui ont été faites entre 1925 et 1930 pour organiser la paix, rapprocher les adversaires de la veille et donner plus de cohésion à l'Europe. Dans la vie d'un homme politique — si longue fût-elle — ce n'est que l'un des instants de cette vie qui reste enregistré dans l'histoire et qui donne à cet homme son accent et son relief.

Je voudrais parler ici de l'œuvre extérieure de Briand et le faire sans parti pris d'aucune sorte. La tâche n'est cependant

pas aisée. J'aborde en effet un sujet brûlant. Je dirai pourquoi ce sujet est brûlant. Peut-être en procédant à une analyse objective, distinguerons-nous mieux les raisons qui ont allumé autour de Briand un débat passionné — débat qui d'ailleurs n'est pas près de s'éteindre.

Et d'abord, dans son action extérieure, Briand a-t-il vu juste? A-t-il rendu service à la politique de son pays? Tout au contraire, s'est-il trompé et son œuvre fut-elle néfaste pour les intérêts nationaux?

Poser ces questions, c'est s'attirer d'ardentes réponses. A gauche comme à droite, les mystiques jouent — les réflexes étant toujours plus forts que les raisonnements — et c'est tout juste si les partisans des deux camps n'en viennent pas aux mains. Voyons les choses avec plus de sérénité, plus de psychologie.

Le cas est infiniment complexe. Car il est impossible de prétendre que Briand n'a pas vu juste et il est également impossible de prétendre qu'il ne s'est pas trompé. C'est bien là ce qu'il y a de singulier dans son affaire. Briand a vu juste et il s'est trompé. Essayons d'expliquer ce double phénomène.

\* \* \*

Il a vu juste en de multiples occasions.

Pendant la guerre, d'abord, lorsqu'il se fit l'un des plus énergiques promoteurs de l'expédition d'Orient pour que les Alliés prissent les empires centraux par le revers et que cette diversion amenât une décision plus rapide. La conception était vaste. Elle témoignait d'une grande imagination politique. (Mais l'imagination vaut-elle quelque chose en politique?) Elle se heurtait cependant à des difficultés techniques presque insurmontables.

Briand voyait juste lorsqu'il cherchait à frapper la coalition ennemie au point faible, à la désarticuler, puis à isoler l'Allemagne en négociant séparément avec ses alliés. Il voyait juste lorsqu'il espérait diminuer la longueur atroce et ruineuse de la guerre et sauvegarder l'empire austro-hongrois pour limiter la puissance allemande.

Et pourtant il se trompait. Il se trompait quand il croyait qu'il pourrait être avantageux pour la France de négocier la paix, même une paix honorable, même une paix qui nous eût restitué l'Alsace-Lorraine, avant que l'Allemagne fût véritablement vaincue. Il raisonnait en diplomate d'ancien régime, sur un plan politique abstrait, comme si la conflagration de 1914 appartenait au même cycle que les guerres du XIX<sup>e</sup> siècle, comme s'il était encore au pouvoir de quelques hommes politiques de donner au cataclysme déchaîné des solutions moyennes, habiles et désuètes. L'une des conséquences les plus nettes — et les plus sinistres d'ailleurs — de l'effroyable mêlée de 1914 (c'est qu'ayant dépassé tous les plans sur lesquels les Etats, les peuples s'étaient jusque-là tenus, elle a rendu vaine toute possibilité de dénouement diplomatique. Ce n'étaient plus les armées qui étaient en mouvement, c'étaient les peuples. Ce n'étaient plus les intérêts qui étaient en jeu, c'étaient les passions. La politique n'a pas de place là où la violence règne en maîtresse, ou plus exactement, il n'y a plus alors qu'une politique possible : c'est d'opposer la violence à la violence.

La guerre de 1914 devait être menée jusqu'au bout. On doit même déplorer, à la lueur des événements, qu'on ne l'ait pas poussée jusqu'à Berlin. L'armistice de Rethondes était la solution *technique* de la guerre. Mais la guerre n'était pas seulement un problème *technique*. Elle était un drame passionnel. La solution logique de ce drame consistait à faire suivre le flux du reflux, à éventrer les frontières allemandes, à marquer, de ville en ville, la trace de fer de notre passage et à ne nous arrêter qu'au cœur de la citadelle prussienne, mère de la guerre. Alors sans doute la Prusse aurait compris.

Il y avait un homme à ce moment-là qui se tuait à le dire et qui, comme en tant d'autres choses, voyant de loin, voyait juste. C'était Lyautey l'Africain. « Il faut aller à Berlin, répétait-il, sans pitié, sans ménagements, sans scrupules. Œil pour œil, dent pour dent. Et une fois là-bas, dire aux Allemands : « Vous l'avez voulu? Tant pis pour vous. La preuve est faite et vous savez à quoi vous en tenir sur notre compte. Et maintenant faisons la paix, la main dans la main, franchement, totalement, sans arrière-pensée, sans réserve... »

En envisageant la possibilité de négociations séparées dès 1917, Briand avait raison sur le plan de la diplomatie. Il avait certainement tort sur le plan des réalités. Nous verrons cette erreur se prolonger après la guerre et expliquer à la fois ses tentatives justes et leur résultats négatifs.

\* \* \*

Cependant il a vu juste encore, après la guerre, lorsqu'il a essayé à Cannes de boucher le trou béant dans l'organisation de la paix par la non-ratification du traité tripartite du 28 juin 1919, en négociant avec Lloyd George un projet d'alliance défensive franco-britannique valable dix ans.

Il a vu juste lorsque quelques années plus tard, les négociations de Cannes ayant échoué, il s'est appliqué à ressusciter, sur d'autres bases, le principe de l'accord franco-anglais, en faisant garantir à Locarno l'intangibilité de la frontière du Rhin par l'Angleterre et par l'Italie.

Il a vu juste quand il a pris soin d'introduire dans les actes de Locarno un protocole d'arbitrage entre l'Allemagne et la Pologne et un protocole d'arbitrage entre l'Allemagne et la Tchécoslovaquie, de manière à jeter un réseau de procédures pacifiques sur les points les plus névralgiques d'Europe.

Il a vu juste quand il a cherché à compléter l'ensemble de ces accords européens par un accord avec les États-Unis, afin de lier les deux continents dans une même action conservatrice.

Il a vu juste encore, quand il s'est efforcé d'apaiser le dangereux conflit franco-allemand. Car enfin, qui nierait que le sort de la paix européenne est fonction des relations franco-allemandes? Qui peut envisager de sang-froid un nouveau choc entre les deux peuples voisins? Or, puisque nous étions vainqueurs, que nous avions récupéré nos provinces perdues, rétabli notre prestige et notre puissance dans le monde, notre intérêt bien compris ne nous conseillait-il pas d'entamer une politique de détente et de rapprochement avec l'ennemi d'hier, sans rien abdiquer pour cela de nos droits ni rien compromettre de notre sécurité? Pour un vainqueur le signe le plus certain de sa victoire n'est-il pas de normaliser ses relations avec l'adversaire qu'il vient d'abattre?

Briand a donc vu juste quand il a cherché à pratiquer cette politique, à l'asseoir sur un ensemble de garanties juridiques et à l'intégrer dans le système conservateur de Genève. Il a certainement eu raison de considérer qu'une Société des Nations, qui offrait à la fois des principes juridiques et des règles communes pour assurer le maintien de l'ordre existant et qui fournissait par ailleurs des occasions constantes de négocier et d'ajuster les intérêts contradictoires, pourrait devenir, entre des mains habiles, un instrument diplomatique hors de pair et qu'il fallait assurer à cet instrument la plus grande autorité possible. « Négocier continuellement est tout à fait nécessaire au bien des Etats », est une des maximes que Richelieu nous a léguées dans son testament politique.

Briand a vu juste, enfin, quand il a cherché à bâtir une Union Européenne (non sans se dissimuler d'ailleurs les difficultés qu'il aurait à vaincre). Il avait, en effet, le sentiment que les problèmes économiques et sociaux qui se posaient devant les peuples étaient

d'un ordre tel qu'il faudrait désormais ou qu'on les réglât ou que l'on pérît ensemble. Il savait que l'Europe, malgré ses luttes intestines, formait un bloc historique auquel il était indispensable de conserver sa souveraineté si l'on ne voulait pas l'exposer aux plus sombres faillites et qu'un minimum de cohésion était à cet égard nécessaire. Il avait la conviction que la France ne pouvait que gagner en sécurité, en force morale et en prestige à se faire la championne de ce redressement et de ce rassemblement continental. Il se disait, enfin, qu'une telle politique était le meilleur moyen de rendre moins brûlants les litiges européens qui restaient en suspens et d'acheminer les parties en présence vers un apaisement d'où naîtraient peu à peu les compromis indispensables.

Sur tous ces points, il est impossible, en toute bonne foi, de prétendre que les vues de Briand n'étaient pas raisonnables. Résumez-les. Vous verrez qu'elles consistaient essentiellement à maintenir la situation de la France en Europe et dans le monde; à lui ménager un maximum d'amitiés et d'appuis; à la munir d'instruments juridiques sur lesquels elle pourrait s'appuyer en cas de danger; à apaiser l'adversaire d'hier susceptible de redevenir celui de demain en ménageant ses susceptibilités; à hisser sur un plan supérieur des problèmes que leur localisation rendait dangereux. Comment ne pas reconnaître qu'une telle politique était inspirée par la tradition diplomatique française la plus authentique?

Et pourtant!...

Et pourtant, comment, de bonne foi, ne pas reconnaître aussi les déceptions, les amertumes, les échecs que cette politique nous a valu?

Comment ne pas être frappé par la vanité des sacrifices que nous avons consentis pour rester en contact étroit avec nos alliés — ceux-ci se dérobaient toujours lorsque nous avions besoin d'eux et poursuivant des politiques strictement personnelles?

Comment ne pas constater que l'Allemagne, au lieu d'être sensible aux efforts que nous faisons pour détendre nos relations avec elle, prenait chacune de nos concessions comme point de départ d'une nouvelle exigence? Si bien qu'au fur et à mesure que nous prouvions notre bonne volonté par des actes, le but que nous recherchions, au lieu de se rapprocher, s'éloignait?

Comment ne pas admettre l'affaiblissement, peut-être mortel, de la Société des Nations? La dévalorisation, peut-être définitive, des pactes et des protocoles négociés à son ombre?

Comment fermer les yeux devant la faillite d'un système qu'on avait espéré plus durable et cru plus solide?

Ainsi les idées qui ont inspiré la politique de Briand et qui paraissaient si judicieuses n'étaient-elles pas, expérience faite, autant d'erreurs, autant d'illusions?

\* \* \*

Le cas, il faut l'avouer, est prodigieusement embarrassant. D'un côté voici un homme dont on se dit, lorsqu'on analyse les mobiles qui le faisaient agir et les objectifs qu'il se proposait :

« Comme il avait raison! » Et d'autre part voilà les résultats de son action. Et devant ces résultats comment ne pas penser :

« Comme il s'est trompé! »

Cette contradiction vient sans doute de ce que l'on accorde trop d'importance au rôle personnel qu'a joué Briand dans cette époque ou plus exactement au pouvoir qu'il possédait sur la marche des événements. C'est ici qu'il faut se garder de juger avec passion. Les zéloteurs de Briand comme ses adversaires perdent tout sang-froid lorsqu'ils parlent de lui. Les uns, en tenant des propos d'une violence inouïe, simplifient les choses en imputant à Briand la responsabilité de tout ce qui nous est arrivé de fâcheux. On a créé le mot de « briandisme » en lui donnant un sens péjoratif

et presque diffamateur. Pour les antibriandistes, si Hitler règne en Allemagne, nous le devons à Briand. Si l'Allemagne a réarmé, c'est la faute de Briand. Si l'état d'esprit qui prévaut dans la jeunesse allemande constitue un danger pour la paix, c'est Briand qui l'a voulu. Le briandisme est responsable de tout. Le briandisme a été la peste de l'après-guerre.

A l'inverse, les « briandistes » affirment que si notre situation est mauvaise, c'est parce que l'on n'a pas permis à Briand de faire sa politique; parce qu'on a constamment tenu cette politique en bride, parce qu'on l'a paralysée. Et ils accusent les « marchands de canons » — puissance « anonyme et occulte » qui occupe dans l'imagination délirante des militants de gauche la place qu'y occupaient autrefois « les Jésuites » — d'avoir souterrainement entretenu une « psychose de guerre », plus profitable à leurs intérêts matériels que la réconciliation franco-allemande et une Europe pacifiée. Pour les « briandistes », si Hitler règne en Allemagne, c'est notre faute et parce que nous avons laissé l'explosion nationaliste se produire en prolongeant trop longtemps une vaine politique de coercition vis-à-vis du peuple allemand. Si la démocratie s'est effondrée outre-Rhin, c'est par notre faute et parce que nous n'avons fait que lui mettre des bâtons dans les roues. Si le pire esprit militariste ressuscite, c'est par notre faute — et non point parce que nous avons péché par faiblesse — mais parce que nous avons manqué de compréhension, de hardiesse et d'humanité envers le peuple allemand; parce que nous n'avons conçu l'après-guerre que sous l'angle d'une juridisme entêté!... Ah! si l'on avait laissé faire Briand!...

Je le dis comme je le pense. Ces deux thèses sont des images d'Epinal. Elles fourmillent d'injustices et d'erreurs. Elles sont l'une et l'autre de grossières projections, sur le plan extérieur, des passions partisans. Elles se valent par leur manque d'objectivité et de réalisme. Et pourtant, dans chacune d'elles, il y a aussi quelques parcelles de vérité. C'est que la vérité est si difficile à dégager!... Elle est faite de tant d'éléments contradictoires, tissée de tant d'impondérables! Elle se modifie insensiblement à un tel rythme — ce qui était vrai à un moment donné ne l'est plus quelques semaines, parfois quelques jours plus tard... La vérité est une perpétuelle adaptation. Elle exige une mise au point quotidienne.

Les résultats négatifs — disons même les échecs — de la politique de Briand proviennent en fait de plusieurs causes.

Cette politique avait d'abord une base trop fragile. Elle était fondée sur l'intelligence — et l'intelligence, hélas! est le facteur humain qui joue le moins dans les rapports internationaux, surtout dans une époque où les forces matérielles et les passions de l'instinct sont déchaînées.

Elle exigeait en outre un équilibre presque impossible à réaliser tant il obligeait les uns et les autres à se tenir constamment sur la corde raide. C'était un miracle de souplesse quotidien. Or les conditions psychologiques du monde étaient aussi contraires que possibles à ce miracle. Briand s'était embarqué sur un frêle esquif, vents et flots déchaînés, pour traverser un océan.

Il avait trouvé un partenaire dans la personne de Stresemann. Stresemann le comprenait à demi-mots et savait lui aussi — fait exceptionnel pour un Allemand — se tenir assez bien sur la corde raide. Ah! je sais bien!... Il est devenu classique de dire que Stresemann a bien « roulé » Briand et que les fameux papiers que le ministre allemand a laissés sont accablants à cet égard. Ainsi jugé, le procès est superficiel.

Stresemann, il ne faut jamais l'oublier, était un homme de droite, appartenant aux milieux nationalistes et que les circonstances avaient amené à pratiquer une certaine politique extérieure que les droites allemandes honnissaient, que les centristes considéraient avec la plus grande méfiance et que seule la social-démocratie

cratie appuyait. Chaque jour Stresemann se trouvait ainsi obligé de se justifier aux yeux de ses amis. Il avait l'habitude de dire : « Je suis obligé de me débattre avec des gens qui se lèvent tous les matins en disant : « Mon Dieu, donnez-moi mon illusion quotidienne ! » Les notes qu'il a laissées, les discours qu'il a prononcés, les lettres, les articles qu'il a écrits — et c'est l'ensemble de ces documents qu'on a publiés et qu'on appelle à tort ses « mémoires » — sont exclusivement inspirés par le continuel souci qu'avait le ministre allemand de donner à ses adversaires politiques la preuve de son patriotisme vigilant et de montrer à quel point les accusations que l'on portait contre lui dans la presse de droite étaient injustifiées. Dès lors, et tout naturellement, il mettait l'accent sur ses « succès », se donnant le beau rôle et laissant l'autre à son principal partenaire. Si Briand avait publié des mémoires, ou s'il avait eu, comme Stresemann, l'habitude de rédiger des notes et d'écrire à ceux qui l'attaquaient pour se justifier, il aurait pu faire paraître dix volumes qui eussent été l'exacte réplique française des papiers de Stresemann.

C'est que les deux hommes d'Etat occupaient des positions à peu près symétriques. Ils étaient l'un et l'autre des patriotes soucieux de défendre les intérêts de leurs pays. A cet égard l'accusation que l'on porte contre Stresemann d'avoir « défendu avant tout les intérêts de l'Allemagne » est puérile. Il est bien évident que le ministre allemand avait essentiellement à défendre ces intérêts et il est évident aussi qu'il mettait tout en œuvre pour assurer cette défense, y compris la fameuse « finasserie ». Mais parlez à un Allemand de droite de Briand et vous l'entendrez porter sur notre homme d'Etat des jugements absolument identiques. « Briand était un fourbe, dit-on couramment en Allemagne. Il prenait des airs « européens » pour mettre plus facilement Stresemann et l'Allemagne dans sa poche. »

La vérité est que les deux hommes d'Etat savaient ce qu'il était en leur pouvoir de faire et ce qui les dépassait. Ils possédaient au plus haut point le sens politique, fait normal chez un Français, fait exceptionnel chez un Allemand — même homme d'Etat.

La grande faiblesse de leur action commune — et ce qui l'aviciée — c'est qu'elle ne pouvait pas, vis-à-vis d'opinions encore surexcitées, ne pas contenir tous les malentendus, toutes les équivoques. Au surplus, la situation tactique de Briand était beaucoup moins avantageuse que celle de Stresemann. Le premier occupait une position défensive. Le second une position offensive. Or il est toujours plus facile d'attaquer que de défendre.

\* \* \*

Jetons un regard sur les années qui se sont écoulées depuis la guerre. Nous saisissons vite les causes de l'échec de la politique Briand-Stresemann. Nous verrons même que par une conséquence qui n'est paradoxale qu'en apparence, cet échec est en partie dû au succès même de cette politique.

Si l'on considère la période de quatorze ans qui nous sépare de la conclusion du traité de paix, et si l'on cherche à en dégager les grandes lignes, l'on voit qu'elle peut se diviser en trois parties distinctes. Une première partie qui va de 1919 à 1924. Une seconde, qui va de 1924 à 1930. Une troisième qui commence en septembre 1930 et dans laquelle nous nous trouvons encore, bien que nous soyons probablement assez près de sa fin et à la veille de pénétrer dans une nouvelle période.

La première période, c'est celle de la liquidation même de la guerre. C'est-à-dire le passage d'un état d'exception à un état redevenant ou essayant de redevenir normal. Période violente. Les esprits restaient tendus, farouches — et comment en aurait-il été autrement après ces quatre années de tension surhumaine ? La discussion se poursuivait, âpre, menaçante. A dire vrai, il n'y

avait même pas de discussion. Entre 1919 et 1924, si les canons se taisaient, la guerre n'était pas finie. Elle se livrait sourdement sur tous les terrains, notamment sur le terrain des réparations. L'occupation de la Ruhr — qui fut une guerre sèche — en constitua l'épisode principal.

Puis en 1924, une détente se produisit — provoquée surtout par la lassitude. La vie est faite de ces alternances. On était excédé de se quereller toujours au bord de la guerre. On était saturé de notes juridiques. On se demandait à quoi tout cela menait ? La France se décida à liquider — et elle la liquida mal — l'affaire de la Ruhr. Pour la première fois, cependant, le plan Dawes apporta un ordre provisoire dans le chaos. C'était d'ailleurs l'époque où le Pactole coulait en Amérique. Ses flots d'or roulèrent jusqu'en Europe, renflouant l'Allemagne, plongeant tous les pays dans une ravissante euphorie. Détente financière, détente politique. « Enrichissez-vous », disait Guizot.

Après le plan Dawes, Locarno. Après Locarno, l'entrée de l'Allemagne à la Société des Nations, le pacte Briand-Kellogg. Ce fut vraiment l'âge d'or, le grand moment de reconstruction, de réconciliation et d'espoir.

Mais — et nous touchons là au cœur du problème — cette détente portait *nécessairement* en elle les germes des malentendus qui devaient se produire. Pourquoi ? Parce que ces mots magiques : apaisement, rapprochement, entente, éveillaient nécessairement aussi des idées différentes, des interprétations dissemblables dans l'esprit de ceux qui les prononçaient. Jamais il n'a été plus exact de dire : « Vérité en deçà du Rhin, erreur au delà. » Considérez, par exemple, la position française dans le débat. Au lendemain de Locarno et de l'entrée de l'Allemagne à la Société des Nations, les Français n'étaient-ils pas fondés à dire : « Nous en avons terminé avec la guerre et c'est la paix définitive que nous scellons maintenant avec l'Allemagne. Nous avons fait les gestes nécessaires pour nous réconcilier courtoisement avec nos anciens adversaires. L'élément passionnel est vidé. L'Allemagne est rétablie dans sa dignité de Grande Puissance puisqu'elle occupe à Genève un siège permanent au conseil de la Société des Nations. C'est la situation où se trouvait la France en 1818, lorsqu'au Congrès d'Aix-la-Chapelle elle a été admise dans la Sainte-Alliance primitivement fondée contre elle. Nous rentrons dans un état normal. La politique européenne reprend son cours éternel. »

Mais la position allemande était bien différente. L'Allemagne pensait de son côté : « J'ai signé des accords qui représentent de ma part un grand effort de bonne volonté puisque cette fois j'ai donné spontanément ma garantie à l'intangibilité de la frontière du Rhin. Je suis entrée dans les organismes que l'on avait créés contre moi. J'en ai accepté les obligations. Je récupère ma qualité de Grande Puissance. Nous allons donc faire la paix. Mais la paix n'est pas un concept artificiel. C'est un état de choses. Elle doit naître spontanément des conditions mêmes de la vie. L'établissement de la paix comporte nécessairement de la part de mes anciens adversaires des actes concrets bien définis, que maintenant j'attends. »

Et il s'agissait alors, dans l'esprit des Allemands, de l'évacuation immédiate de la Rhénanie, de la question de la Sarre, de celle des réparations, des frontières de l'Est, des colonies, de l'Anschluss, du désarmement, que sais-je ?

Tous les malentendus à venir se trouvaient implicitement contenus dans la politique de détente elle-même. Il faut reconnaître que l'accident, s'il est redoutable, était normal. L'équivoque devait inévitablement se produire...

Briand le voyait-il ? Le sentait-il ? Son esprit, fuyant l'effort, essayait-il de se dissimuler à lui-même ces difficultés inéluctables ? Comptait-il sur son habileté pour les résoudre ? Cherchait-il à les dissoudre dans une « atmosphère européenne » et à les faire

glisser sur un plan général où il serait plus aisé de les vaincre? S'en remettait-il à son étoile? Se disait-il, avec le cardinal de Retz : « L'art de la politique est de choisir entre de grands inconvénients » ou plus empiriquement avec Jules Laforgue : « La vie, somme toute, est quotidienne. » — On verra bien. Les choses finiront, les unes par se régler vaille que vaille, les autres par se tasser d'elles-mêmes... »

Une chose est sûre. C'est que Briand — ni d'ailleurs personne — n'avait prévu la crise, l'effroyable crise qui s'est abattue sur le monde le 29 octobre 1929 et qui, en bouleversant toutes les valeurs sociales, en ruinant toutes les fortunes, en détruisant le crédit, en frappant à mort le commerce international, en accablant les classes moyennes, en désaxant les esprits et en jetant sur le pavé des millions et des millions d'hommes, a anéanti d'un seul coup toutes les constructions que l'on s'ingéniait, avec des mains ouatées, à élever sur des sables... peut-être même sur des nuages...

Pour que la politique Briand-Stresemann réussît — et sauvât l'Europe — il eût fallu vingt ans de prospérité générale. Lorsqu'on apprit à Briand la nouvelle de la mort soudaine de son collègue allemand, il murmura, dit-on : « Que l'on prépare deux cercueils! » Aucune parole sortie de sa bouche ne fut jamais plus prophétique...

\* \* \*

Il est facile de critiquer notre politique extérieure et je pourrais, si je le voulais, multiplier les exemples de nos fautes et de nos maladresses et dresser un cruel bilan de tout ce que nous avons gâché et perdu. Mais je pourrais, tout aussi bien, plaider la cause inverse et montrer, avec faits à l'appui, que dans son ensemble nous ne nous sommes pas si mal tirés des difficultés de l'après-guerre et que le fait d'avoir conservé pendant quinze ans un traité comme le traité de Versailles à peu près intact est un résultat presque unique dans l'histoire. Napoléon lui-même n'a pu maintenir la Prusse dans un état d'infériorité militaire pendant plus de six ans.

La vérité est qu'il est impossible de porter un seul jugement massif sur notre action extérieure, soit dans un sens, soit dans un autre. On pourra soutenir qu'au lendemain de la guerre il fallait nous cantonner dans une position rigide d'exécution des traités. On pourra soutenir qu'il fallait nous en tenir strictement à nos alliances de guerre. Tout au contraire, on pourra prétendre qu'il fallait — puisque nous étions les vainqueurs — sceller une paix rapide et totale avec l'Allemagne et même nous allier avec elle. Toutes ces hypothèses se discutent sur le plan intellectuel; et peut-être sont-elles justes. Mais sur le plan pratique elles sont fausses.

C'est que la vie n'est ni blanche ni noire. C'est que deux et deux ne font pas quatre en politique. Tout est logique et tout est simple lorsqu'on discute au coin du feu. Tout est complexe et tout est difficile dès qu'on manie les responsabilités. Les stratèges de *Café du Commerce*, avec deux cuillers et trois morceaux de sucre, en remontraient déjà à Joffre et à Foch pendant la guerre. Nous avons aussi nos stratèges diplomatiques qui en remontent tous les jours à nos ministres des Affaires étrangères. Ils n'oublient en général qu'une chose : c'est que la paix — comme la guerre — a été une entreprise interalliée et que rien n'est jamais unilatéral en politique.

La France a essayé de se tirer des difficultés effroyables de l'après-guerre en se maintenant sur une ligne moyenne, qui était à la fois celle du respect des traités, de la conservation de nos alliances et de la détente avec nos anciens adversaires dans un système de garanties collectives. C'est la politique que Briand a faite et je ne sache pas que ses successeurs en aient conçu d'autres. On lui reproche, puisqu'il cherchait par-dessus tout à consolider la paix, de ne pas avoir mené son action plus nettement, de n'avoir pas franchi plus hardiment les étapes. Mais alors il n'aurait pas

été Briand. Car il était précisément le compromis fait homme, la moyenne faite homme. Toute sa manière s'explique si l'on veut bien se rappeler qu'il a poursuivi sa politique de rapprochement avec l'Allemagne et de détente européenne en restant constamment attelé à un Poincaré, à un Maginot et à un Tardieu.

Non, son erreur, son tort, sa faute ont été de croire que la politique internationale se faisait plus avec des hommes qu'avec des faits. Il a trop considéré l'Europe comme une assemblée parlementaire, où l'on se tire d'un pas difficile avec des négociations de couloir et un grand discours sur le mode pathétique. Il a trop considéré l'Allemagne comme un groupe politique opposé au sien, mais qu'on peut tout de même agglomérer à sa majorité en lui promettant en sous main quelques bureaux de tabac et quelques croix. Il a trop souvent confondu Genève et l'Europe. Remarquez qu'il avait en partie raison et qu'au moment de son apogée — entre 1926 et 1930 — on peut vraiment dire qu'il tenait l'Europe à Genève. Mais une telle entreprise était surhumaine. Elle dépassait les pouvoirs d'un seul homme, fussent-ils magiques. « N'entreprends dans l'État que ce que tu peux persuader », dit Platon.

C'est ce que Briand n'a pas compris. Il y eut un moment dans sa vie où il pécha par orgueil — le seul péché qui compte ici-bas. Quand il a vu les réalités lui échapper, il s'enfonça dans la mystique. Il voulut avoir raison contre la vie. C'est ce qui le perdit.

Il avait une excuse. Il était vieux et fatigué. Il vivait dans des parfums d'encens qui lui montaient à la tête. Il n'avait plus assez de vitalité, plus assez de réflexes pour réagir. Le drame de la vie de Briand, ce fut son âge, ses artères durcies. Mais ce fut aussi le drame de la France.

Ah! s'il avait eu dix ans de moins! Le 15 septembre 1930, c'est-à-dire six semaines après l'évacuation de la Rhénanie, — lorsque la nouvelle tomba, comme un coup de foudre, à Genève, que l'Allemagne venait d'envoyer 107 députés hitlériens au Reichstag, — si le grand carnassier, sortant ses griffes, avait rugi à la face du monde : « On m'a trompé... Je ne laisserai pas la France victime de cette effroyable duperie... Je réoccuperai demain la Rhénanie... », oui, s'il avait eu ce réflexe, cette réaction, non seulement Briand aurait regroupé la France et tous ses satellites derrière lui, mais sa politique eût été justifiée pour toujours. Au lieu de cela, il essaya, contre vents et marées, de louvoyer. Devenu le prisonnier de sa légende, il alla à Gourdon. Il se fit mythe.

C'est alors qu'autour de son nom les passions se sont mises à flamber. J'ai toujours pensé qu'à partir de 1930, Briand avait ressuscité autour de lui les positions psychologiques de l'Affaire Dreyfus.

D'un côté, il y avait ceux qui — si injustes qu'ils fussent dans l'expression violente et massive de leurs passions — reprochaient avec raison à Briand d'être devenu le grand prêtre d'une mystique pacifiste indigente, qui engourdissait et diminuait la patrie, remuait de mortels ferments de désagrégation et traînait derrière elle des adeptes parmi lesquels, à côté de cœurs généreux et sincères, se glissaient de dangereux illuminés et de basses canailles. De l'autre, il y avait ceux qui — si injustes qu'ils fussent pour leurs contradicteurs et si aveugles qu'ils se montrassent devant les réalités — exaltaient en Briand le champion d'une cause noble et juste par excellence : celle de la paix et de la réconciliation des peuples.

Des mystiques, des idéals, des fois se heurtaient autour de cet homme qui n'était déjà plus qu'un fantôme. Jusque sur sa tombe, l'on se déchirait. C'était l'éternelle lutte entre les deux conceptions de la vie, le conflit séculaire entre l'esprit pur et le bras séculier. L'un et l'autre oubliant que la vérité réside seulement dans leur accord (1)...

WLADIMIR D'ORMESSON.

(1) Ces pages sont extraites d'un ouvrage qui paraîtra chez Spes, à Paris, sous le titre : *Qu'est-ce qu'un Français?* Essai de psychologie politique.

## Le chanoine Puissant, ami des choses

Le chanoine Edmond Puissant vient de mourir à Mons.

Tout le monde reconnaissait en lui un saint homme. Ce saint homme s'est adonné, sa vie durant, à l'archéologie, avec passion. Le cas se rencontre fréquemment. Comment accommoder avec pareille spiritualité cet attachement ?

C'est donc que ce mystique avait adopté une autre voie de perfectionnement que cette voie « purgative », — celle de Ruysbroeck, qui s'isolait, capuchon rabattu sur la tête, pour ne pas être distrait de sa tension vers Dieu par le commerce des hommes, le concert des oiseaux ou seulement le volume déjà si rigide des hêtres de Groenendael; celle de Hugues de Saint-Victor qui enseignait la montée vers l'Unité par l'allègement des objets extérieurs.

Le cher défunt pratiqua, en effet, une autre ascèse, plus dans la façon des deux François, celui d'Assise et celui d'Annecy — que l'Eglise tient, tout de même, pour des élus de première grandeur —, et cette ascèse, oserais-je dire qu'il me semble qu'il l'a perfectionnée? Méthode de piété, de complet amour non seulement envers la création de Dieu, mais, en outre, de judicieuse complaisance envers les produits et les artifices des hommes.

Que le chanoine Puissant aimât l'humanité, cela va sans dire, mais ce qu'il en aimait, c'était précisément ce que nous avons à en supporter dans nos relations, c'est-à-dire des individus, et cela parce qu'il réussissait à les pénétrer un chacun : aussi, jamais, en dehors de Max Elskamp, n'ai-je eu le bonheur d'apprécier personne si exquisement courtoise, également serviable envers un « mangeur de curés » que cérémonieux à l'égard de la marchande d'andouillettes. C'est bien pourquoi, ce matin, alors que les éloges diserts de la Municipalité, des Commissions administratives et des Sociétés savantes retombaient sur le cercueil déposé parmi les reliques lapidaires du clos de l'« Atré aux Chats », le facteur, casquette aux doigts, la demoiselle de magasin en cheveux et le collégien à lunettes se trouvaient-ils à leur vraie place, au premier rang, mêlés au bourgmestre libéral, aux socialistes François André ou Louis Piérard, à des historiens de Gand ou de Valenciennes, des officiers, des magistrats et des prêtres — tous amis — et que jamais, comme aujourd'hui, la nef de Sainte-Waudru ne contint autant de francs-maçons que de nonnettes.

Que le chanoine comprît, au surplus, le langage des animaux, évidemment. J'en atteste ce brave chien-loup, vis-à-vis duquel il s'excusait quand il devait le laisser à la maison. « On va à la messe ! », ce que le cabot déclarait admettre en laissant retomber les oreilles et en se rangeant vers la cuisine. Mais que le prêtre, au petit matin, revînt de la collégiale, la bête sautait lui donner l'accolade de ses deux pattes sur les épaules et faisait un tour de langue dans le vide à côté de la joue de son maître. « Ce chien vous dénonce. Il sent que vous êtes en état de grâce... » C'est bien ainsi que Jérôme devait s'entendre avec le lion et Gilles avec sa biche.

Et aussi, l'insensible. Dieu n'avait-il pas bien fait les choses ? *Et erant valde bona* : les poires du jardin et le firmament, les giroflées brunes sur le chaperon du mur du couvent, les sources de Cambron et le bois de Colfontaine, tout ce qu'un paysagiste appelle la nature et qui met en transes les poètes.

Jusque-là cet accord avec la création ne serait que le fait d'un tempérament occidental heureusement disposé.

Mais qu'au delà, l'obligeance du défunt, si sincèrement tourné vers l'absolu, se soit étendue à tel point envers les fabrications

des hommes, à un donjon écroulé, à une impression du XVI<sup>e</sup>, à une faïence ébréchée, à un vieux galon, ce corollaire peut fournir matière à une explication.

Étant ce qu'il était, la vertu et la piété de cet homme ne peuvent, en effet, manquer de procurer à l'archéologie un sens et à la manie du collectionneur une justification.

Car le fait est que, chez le chanoine Puissant, l'appétit du ciel et la jouissance des œuvres des hommes se synchronisaient normalement.

Je me souviens de ce dimanche, il n'y a pas six mois, ou après une tournée d'antiquités, il nous mena sur la fin du salut au trésor de la collégiale. Nous en étions encore à raisonner sur le rinceau filigrané dans les orfèvreries de l'atelier d'Hugo d'Oignies, que déjà la sonnette processionnelle se rapprochait de l'entrée de la sacristie. L'officiant venait déposer le Saint-Sacrement. Nous étions à genoux devant le coffre-fort ouvert. Mais au moment de courber la tête, le chanoine me poussa du coude. C'était qu'il voulait que je profitasse de ce déferent tête-à-tête pour ne pas rater d'apprécier les bijoux qui tintinnabulaient autour de l'ostensoir.

Il n'y avait là rien de désinvolte.

Mettant toutes choses à leur vraie place, il pouvait s'en satisfaire allègrement.

Que ce prêtre, anxieux du salut des âmes et conscient de son devoir envers lui-même, ait apporté un tel entrain à la dispersion dans les voyages (il y a quelques semaines, ne souhaitait-il pas guérir pour participer à une croisière en Grèce ?); qu'il se soit mêlé avec un tel zèle aux papotages et cohues des expositions et congrès; qu'il ait, d'année en année, exposé sa santé et compromis ses finances à restaurer de vieux manoirs — Havré, Herchies, Ecaussinnes-Lalaing —, à regrouper les sculptures de Jacques Dubrœucq, à installer des fours à grès, à ébaucher des musées... Et après ? Serait-ce contre-indiqué pour un mystique ?

L'homme, fait à l'image de Dieu, a pour mission de sauvegarder, de prolonger et d'étendre la création originale.

Laissée à elle-même, la nature va à sa perte : l'orage et l'instinct détruisent. C'est péché contre l'esprit de collaborer à ce désordre, de dilapider le froment, l'huile et le vin, de gâcher le bois et le cuir, de laisser s'écouler l'eau et les ondes, d'arrêter la vie. C'est piété, au contraire, de se défendre individuellement, de s'organiser en commun contre le nihilisme du temps.

Mais d'entre ces hommes, seulement négativement respectueux de la bienfaisance interne des choses, et plus avant, héros sera celui qui, par procuration, crée à son tour : celui qui a dressé la colonne et élevé la voûte; tourné un pot et tressé la vannerie; rythmé l'hexamètre et taillé les buis; sculpté la *Victoire* ou composé l'*Embarquement pour Cythère*; inventé la brouette, le moulin à vent, le métier à tisser ou le moteur à explosion; celui qui s'évertue à asservir les marées et capter les rayons.

Voilà pourquoi il est criminel de galvauder les réussites des hommes, de mutiler le fronton du Parthénon ou le retable de l'*Agneau*, de mettre le feu à la bibliothèque d'Alexandrie ou de bombarder la cathédrale de Reims, ou seulement d'abuser de son droit de propriété pour dénaturer un édifice, défigurer un tableau ou briser un plat.

Loin de favoriser, en donnant un coup de main au temps, ces « déblaiements d'art » que préconisait Henry van de Velde, à l'époque de l'« anarchie », félicitons-nous de ce qu'un chanoine Puissant, des particuliers ou des groupements prennent les choses en compassion, et se vouent à consolider des ruines, reprendre des tapisseries ou recoller des tessons, en attendant même ce jour où dans le Borinage on en viendra à classer une chaîne de terrils de charbonnages ou une perspective de cheminées d'usine désaffectées.

Pareille piété envers les choses, cet « amour du passé » dans

son acception exacte, n'est pas une vaine superstition du rétrospectif, mais l'hommage éminent rendu au travail humain.

C'est de cette charité étendue envers les choses que le chanoine Puissant, de toutes ses forces et par tous ses moyens, a donné l'exemple. Il l'a fait, dans son coin, en Hainaut, le milieu fût-il sans attrait touristique ni prestige classique, et c'est pourquoi son corps, comme celui du propriétaire antique dans son champ, va être inhumé à même cette chapelle Sainte-Marguerite qu'il avait dégagée de sa gangue sordide et meublée des objets qu'il avait pu recueillir.

« Je ne sais pas mourir... » Mais non dans le sens de Mazarin, qui se résignait mal à abandonner ses tentures et ses maroquins aux armes. Sa besogne était accomplie, ses dispositions prises avec la ville de Mons, légataire universelle. « J'ai hâte, maintenant, de passer la frontière », disait-il au docteur Lerat. L'heure sonnée, il se détacha des choses qu'il avait chéries pour la gloire de Dieu et des hommes.

11 mai 1934.

EDMOND DE BRUYN.

## Le Saint Portier

Il sera canonisé dimanche prochain, 20 mai.

Un jour de printemps 1894, brisé de fatigue et de vieillesse, usé jusqu'à l'extrême, il se présenta humblement au gardien de son couvent et lui dit : « Maintenant, je n'en puis plus. » C'était la première fois qu'il se plaignait. Personne n'avait pris garde à sa fatigue, à son épuisement. C'est le petit inconvenient de la vieillesse poussée jusqu'à l'héroïsme. « De fait, se dit le gardien, en le regardant ce jour-là attentivement, notre bon portier est à bout. » Trois jours après, il mourait paisiblement, saintement. La nouvelle de sa mort fit sensation en Bavière et dans les pays allemands cirvoisins. C'est que, depuis plus de quarante ans, il était la bonté et l'édification incarnées à la porte de ce couvent de capucins très fréquenté. Sainte Anne d'Altoetting est en effet attenante à un sanctuaire marial qui attire chaque année plusieurs centaines de milliers de pèlerins.

La vénération populaire fit penser à l'instruction d'un procès canonique. Celui-ci ne fut cependant institué qu'en 1914 — vingt ans après la mort de l'humble religieux — à la Curie épiscopale de Passau, et, à cause de la guerre, n'aboutit qu'en 1919. En 1924, le bref d'introduction en Cour de Rome fut signé par le pape Pie XI. Et voici que le même Pape procède à la canonisation. Ce cas est unique, croyons-nous, dans les annales de la Congrégation des Rites.

Car un procès de béatification et de canonisation est extrêmement long et compliqué. Et Rome y procède avec une lenteur qui lui est toute particulière. Les lenteurs administratives, qui ont le don de nous exaspérer et qui le font légitimement, paraîtraient fébrile agitation si on les comparait à la procédure de la Congrégation des Rites. Mais ici la comparaison n'est pas licite entre les affaires humaines d'une administration d'État et les affaires divines du magistère ecclésiastique dans ses fonctions les plus extraordinaires.

Par ses décrets de béatification, en effet, et surtout de canonisation, l'autorité suprême de l'Église pénètre dans le mystère de l'au-delà, non pas pour énoncer un dogme de foi concernant la destinée qui nous attend dans l'autre vie, mais pour nous montrer, dans cette gloire et cette vie mystérieuses, un chrétien de

quelque génération précédente, et pour nous assurer qu'il a magnifiquement réalisé les desseins de Dieu Créateur et Rédempteur.

Pareille déclaration a quelque chose de tellement surhumain que le Saint-Siège ne s'y décide qu'après intervention miraculeuse de Dieu lui-même. Dieu est le témoin suprême des procès de béatification et de canonisation.

Mais les lumières de la révélation et de la théologie sont préalablement invoquées. Les Souverains Pontifes ne sollicitent pas de Dieu un verdict tout fait. L'examen théologique, ascétique, mystique du candidat précède l'étude scientifique et philosophique des miracles qui sont attribués à son intercession. Si les vertus théologiques et morales passées au crible d'un examen rigoureux et soumises aux attaques impitoyables de l'avocat du diable ne sont pas reconnues de toute évidence héroïques au sens ecclésiastique de l'expression, les miracles ou les prétendus miracles ne sont même pas discutés, la cause est classée, elle va rejoindre dans les archives vaticanes les dossiers innombrables des procès de béatification et de canonisation qui n'ont pu aboutir. Les miracles les plus éclatants ne sont qu'une confirmation. L'essentiel du procès précède leur étude et leur reconnaissance.

La procédure rapide, et elle prend des années, est très exceptionnelle. On cite le cas de saint Louis de Gonzague, dont la mère assista à la cérémonie de canonisation, et celui de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, dont la sœur est encore actuellement prieur du Carmel de Lisieux. Mais on ne cite aucune cause, avant celle de Jean Conrad de Parzham — qui sera canonisé dimanche prochain — dont l'introduction et la conclusion portent la même signature pontificale. Nous parlons, il va sans dire, des procès conduits selon les règles rigoureuses d'aujourd'hui. Il y eut autrefois des canonisations menées de façon beaucoup plus expéditive. Celle de saint François d'Assise, par exemple, qui fut canonisé deux ans après sa mort. L'Esprit-Saint assista l'Église, évidemment, dans toutes ses canonisations, peu importe la procédure adoptée. Mais on doit constater que l'évolution s'est faite dans le sens de la sévérité et de la minutie. Le progrès des sciences ecclésiastiques et aussi des sciences profanes, telles que l'histoire et la médecine, ont permis des examens plus précis et plus approfondis. Le magistère ecclésiastique, à toutes les époques, a poussé aussi loin que possible, étant données les circonstances, son effort d'appréciation comptant pour le reste sur l'assistance ordinaire du Saint-Esprit et sur la manifestation miraculeuse de l'approbation divine.

\* \* \*

Jean Birndorfer est né à Parzham le 22 décembre 1818. Il était de famille paysanne. Son enfance et sa jeunesse furent plus vertueuses et laborieuses que studieuses. Bien que relativement aisés, ses parents ne le poussèrent pas vers la vie intellectuelle et les carrières bourgeoises. Ils n'eurent de ces ambitions pour aucun de leurs dix enfants. Jean était l'avant-dernier. Il était encore adolescent lorsqu'il perdit sa mère puis, deux ans plus tard, son père. Il orienta sa vie de plus en plus vers la ferveur et l'amour de Dieu. La pensée de la vie religieuse lui vint assez naturellement. Ce ne fut cependant qu'en 1849, à trente et un ans, qu'il entra chez les Pères Capucins.

Lorsqu'il eut fini son noviciat, où il avait pris le nom de Conrad, il fut attaché au couvent de Sainte-Anne, à Altoetting. C'était en 1852. A peine était-il incorporé à cette communauté que lui fut assigné le poste de confiance de la porterie. Ce sont en général les vétérans de la vie religieuse que l'on expose au contact continu avec le monde. Contact d'autant plus périlleux qu'il s'agit non de religieux instruits et revêtus du caractère sacerdotal, mais de frères laïcs. Conrad de Parzham donnait donc à ses supérieurs, dès la sortie du noviciat, l'impression d'une vertu éprouvée

Et le voilà rivé à cette humble fonction pour près d'un demi-siècle.

Durant un demi-siècle, il fut prudent, réservé, discret, humble, modeste, souriant, charitable. Durant un demi-siècle, il accueillit avec une bonté qui jamais ne se démentit les pauvres, les curieux, les âmes en peine, les importuns. Durant un demi-siècle, sans qu'il s'en doutât, il dit sous l'inspiration d'En-Haut d'humbles paroles qui bouleversaient les âmes. Durant un demi-siècle, il vit dans son devoir banal la volonté sublime de Dieu. C'était Dieu, c'était le Christ, c'étaient les desseins rédempteurs du Christ qui remplissaient son esprit et son cœur. Dans le brouhaha des journées les plus mouvementées comme dans la solitude de la mauvaise saison, il vivait en compagnie de Dieu, de la Vierge très sainte, envers qui sa dévotion était d'une tendresse, d'une humilité et d'une délicatesse admirables. Tel était le moyen très simple et infailible qu'il employait pour ne pas être envahi par le monde : son âme était occupée par des hôtes infiniment aimés et vénérés. Ayant peu de lettres, il lisait ce livre toujours ouvert et inépuisable qu'est le Crucifix.

Et voilà d'authentique sainteté.

Elle ne consiste pas dans les hauts faits apostoliques, ni dans les états mystiques extraordinaires, ni dans les mortifications effrayantes. Conrad de Parzham fut très mortifié. Tous les saints le furent à un degré qui effraie bien un peu notre faiblesse ou notre lâcheté. Mais la mortification n'est qu'un moyen de maîtriser ses facultés et ses tendances égoïstes et de libérer son âme et sa volonté, un moyen aussi, parmi beaucoup d'autres, de s'unir à la Passion rédemptrice de Notre Sauveur. Les états mystiques sont un don exceptionnel destiné à rendre plus étroite d'union avec le Bien-Aimé. Cette union est souvent atteinte par d'autres voies. Quant aux exploits apostoliques, ils constituent une mission divine. A chacun, Dieu confie une mission. L'essentiel n'est pas d'avoir telle mission plus brillante, semble-t-il, dans l'économie du salut et de la rédemption, que telle ou telle autre. Il importe uniquement de s'acquitter de la mission reçue, avec fidélité et avec amour.

Une canonisation comme celle de Conrad de Parzham met en évidence une vérité que l'on n'ose pas croire fermement et simplement. Car nous manquons d'audace dans l'ordre surnaturel. La sainteté, les dons les plus sublimes de Dieu ne sont le privilège d'aucun état de vie, d'aucun tempérament, d'aucune richesse naturelle. Les conditions extérieures et intérieures de la vie surnaturelle sont de pauvres instruments de la puissance de Dieu. Cette puissance est souverainement indépendante des instruments qu'elle utilise.

Peut-être nous fera-t-on l'objection que des saints béatifiés et canonisés la majorité appartiennent à l'épiscopat et aux congrégations religieuses. Nous répondons que tous les saints, même tous les grands saints ne sont pas béatifiés et canonisés. De plus, il est évident que cette audace surnaturelle dont nous venons de dire la nécessité, cette foi intrépide qui reconnaît et proclame les desseins inouïs et les ambitions infinies de Dieu à notre égard, cette donation éperdue qui livre une âme, une vie à l'action et à la volonté du Tout-Puissant, ces dispositions sont incomparablement plus fréquentes dans la vie religieuse que dans le monde. Mais qui donc les interdit aux gens du monde ? Si leurs conditions de vie créent des difficultés particulières, la grâce divine, n'en doutons pas, s'y adaptera et fera les compensations nécessaires.

L'audace a manqué aux guides et aux directeurs d'âmes. Ils ont trop agi, à l'égard de la grande ferveur, comme, durant des siècles, à l'égard de l'Eucharistie et de l'apostolat. La vie eucharistique de tous les jours, le souci des intérêts du Christ-Roi étaient considérés comme des privilèges ecclésiastiques. Les décrets de

Pie X concernant la communion précoce et la communion fréquente, les directives et les exhortations insistantes de Pie XI au sujet de l'Action catholique ont achevé de dissiper ces préjugés. Pie X s'écriait, en voyant l'accueil fait par les tout petits à son invitation eucharistique : « Il y aura des saints parmi les enfants. » Et l'on sait que les événements, déjà, les événements les plus admirables vérifient cette prédiction. Le mouvement d'apostolat qui soulève de nos jours par milliers et par milliers des âmes de toute condition sociale nous autorise, semble-t-il, à transposer cette parole audacieuse et à dire avec assurance : il y aura des saints, des saints nombreux dans le monde, dans les rangs de l'Action catholique. Et ici également, pour qui a vu de près certaines âmes généreuses fauchées en pleine jeunesse ou en pleine force au service du Christ-Roi, c'est plus qu'une perspective et une espérance que nous venons d'exprimer.

LOUIS PICARD.

## Profils de dictateurs

### Salazar le Portugais

Portugal! *Terra incognita!* Depuis dix ans, il n'est pas un coin du globe que nos journalistes-reporters n'aient exploré, mais depuis dix ans aucun directeur de « grand » journal n'a songé qu'à deux pas de nos frontières basques existe un pays que le Français moyen ignore totalement. Il s'agit pourtant d'une terre latine, d'un peuple bien proche du nôtre par tant de traits, d'un lieu de merveilleuses rencontres ethniques, historiques et naturelles. Hélas! pour combien de gens, et des plus cultivés, l'histoire du Portugal ne s'arrête-t-elle pas à Vasco de Gama, et la beauté de ses paysages au vin de Porto plus ou moins authentique! Si le Français commence à connaître sa géographie, gageons que c'est sa géographie latine qu'il connaît le moins...

Pour fixer les mémoires, rappelons que depuis l'assassinat du roi don Carlos (dont la veuve, Amélie de France, porte toujours le deuil sous les ombrages de Versailles), — 1908 — et jusqu'au coup d'État militaire de 1926, le Portugal a vécu dans l'anarchie. Sauf de très rares et courtes périodes de sursauts, ce pays s'en allait vers une irrémédiable décadence, et déjà des prétendants se présentaient à sa succession coloniale.

La monarchie portugaise avait succombé comme succombent tous les régimes : elle n'était plus à la hauteur de sa tâche. Il n'y a point de régime politique perpétuel : aussi longtemps que le Roi, le Dictateur ou la République remplissent leur mission, le peuple leur fait confiance, les supporte, les acclame. La chute brutale d'un régime coïncide généralement avec sa décrépitude. Mais en vingt ans le Portugal n'avait pu se remettre de cette secousse.

Or l'armée avait pris part à la Grande Guerre : les troupes portugaises se sont vaillamment battues en France. C'est de ce souvenir héroïque et de ce sacrifice qu'allait surgir le salut. A Amadora, petit village situé à 15 kilomètres de Lisbonne, le 6 juin 1926, soldats, officiers, civils, fraternisaient dans l'enthousiasme et la joie des heures victorieuses. Le maréchal Gomez da Costa vient de prendre en mains les rênes de l'État. Désormais la dictature militaire ne les lâchera plus. Cependant l'armée confie le gouvernement aux civils. De 1928 à ce jour, un nom domine et ce n'est pas le nom d'un militaire ; mais celui d'un modeste professeur à l'Université de Coïmbre : Oliveira Salazar, d'abord ministre des Finances,

puis président du Conseil depuis 1932. En fait, chef politique du Portugal depuis six ans.

Salazar est certainement le plus original des dictateurs contemporains, et s'il n'y avait pas Mussolini, j'écrirais : le plus humain. Mais Salazar est peut-être un saint. Il n'a jamais fait partie d'aucun groupement, aucune coterie n'a fait sa fortune; élu député, il siège un seul jour au Parlement et puis s'en retourne dans sa petite maison, écœuré par le spectacle. Il n'a rien demandé : on est venu le chercher dans le silence romantique de sa retraite. Il n'était qu'un technicien : la dictature militaire n'avait pas besoin d'autre chose. Salazar passa de sa petite ferme et de sa chaire au bureau ministériel, sans émotion. Il ne fit aucun discours, il n'organisa aucune parade, il ne s'entoura d'aucune garde flamboyante.

Seul devant la crise, il travailla.

Il fit des additions, des soustractions, des multiplications, des divisions. Il réalisa le miracle attendu depuis un quart de siècle par les Portugais : il équilibra le budget et assainit les finances de l'État. On a pu écrire de lui que c'est un mystique « voué à Dieu et aux chiffres ».

Le professeur de Finances est devenu homme d'État. Sa vie n'a pas changé et sa fortune non plus. Toujours seul. On ne l'a jamais vu dans la rue, ni au théâtre, ni à une fête. Il dirige les affaires publiques du fond de son modeste appartement, de son bureau sans secrets, comme d'une cellule de moine. Et cela fait déjà six ans de continuité, qui, lentement, ont redonné la vie à cette nation qui ne croyait plus à son existence. La vie, et le goût de l'action. La jeunesse, toujours prompte à comprendre avant les autres, a adopté Salazar et un groupe vibrant orchestre aujourd'hui son œuvre.

Financier, dictateur politique, Salazar est un philosophe. Je dirai presque un philosophe intime. Nous sommes très loin des grandeurs romaines. Le Président portugais a été minutieusement confessé par un des ses compatriotes, M. Antonio Ferro. Ces émouvantes confessions, ces méditations à haute voix, viennent de paraître en librairie. (ANTONIO FERRO, *Salazar, le Portugal et son Chef*, Bernard Grasset, édit.) Elles dénotent un tempérament exceptionnel d'homme intérieur : je ne craindrai pas d'écrire : un tempérament profondément catholique. L'humilité personnelle, le sens héroïque du devoir, le détachement de toute ambition, telles sont les vertus privées de cet étonnant dictateur. Ses « pleins pouvoirs » ne servent qu'à son pays. Aucune pompe, aucune chaleur oratoire, aucune musique entraînant. Mais : la mesure exacte des difficultés, la volonté indomptable de les résoudre, la sérénité du devoir accompli. Il n'a pas recherché les honneurs, et, parvenu au plus haut rang, il les fuit.

Il leur préfère les idées, les idées transformées en actes. Elle est de lui cette définition de l'Union nationale : « L'Union nationale ne sera jamais un parti, car elle a une inspiration plus haute : organiser la Nation. » Et il ajoute : « Je pense que toutes les révolutions, grandes ou petites, rendent plus amère la vie des peuples, et qu'il est toujours préférable de réformer que de révolutionner, ou, si vous préférez, de révolutionner en réformant. » Cette sagesse guide Salazar dans ses décrets, et c'est par prudentes étapes qu'il procède.

Notre intention n'a pas été ici de faire ressortir son œuvre, mais plutôt l'esprit qui anime cet homme jeune encore, solitaire, et même un peu sauvage, homme de cabinet et de la nature, et qui ne veut connaître la foule que pour la soulager. « Il faut mettre pierre sur pierre, mais avec désintéressement, sans penser à la gloire personnelle, sans même trop penser au faite de l'édifice. »

Mais que désire Salazar ? Tout simplement cette chose inouïe : modifier le rythme de la nation portugaise, l'amener à nier ses propres instincts, la libérer de toutes les passions et ressusciter

son prestige dans le monde. Le feu intérieur qui le dévore deviendra-t-il un brasier pour enflammer ses compatriotes d'une même ardeur ? L'avenir le dira autant pour les Portugais de Salazar que pour les Italiens de Mussolini. Allons-nous vers la suprématie de l'esprit latin, ou bien le salut de l'univers sera-t-il compromis par la défaillance à mi-chemin des peuples issus de Rome ?... La réponse est en nous.

Dans la galerie des dictateurs contemporains Salazar occupe une place bien singulière. Sa façon même d'exercer le pouvoir absolu tranche nettement sur celle de ses « collègues » en souveraineté. Il est le Maître, mais on sent qu'il renoncerait à sa charge suprême sans autre regret que d'avoir été arrêté dans sa marche vers le bien commun du peuple portugais. Figure étonnante que seul un petit pays pouvait sans doute produire. Reflet bien moderne du Portugal héroïque et catholique des Infants des siècles d'or et des navigateurs conquérants.

### Mustapha Kémal

Mustapha Kémal, dictateur de la République turque, est le contemporain le plus direct de Mussolini, dictateur du royaume d'Italie. Non seulement par l'âge — tous deux sont nés en 1883, — mais par certaines dates essentielles. En 1915 Mussolini joue sa première carte politique en clamant sur les places italiennes la nécessité d'une intervention dans le conflit général; en cette même année, Mustapha Kémal apparaît au grand jour dans la bataille des Dardanelles. En 1919, Mussolini, entouré de quelques rares disciples fonde à Milan le premier « fascio » : la même année, Kémal s'embarque à Constantinople pour tenter la grande aventure accompagné seulement de quatre fidèles. 1922, année décisive pour l'un et pour l'autre. Pour Mussolini, c'est la marche sur Rome et le pouvoir, pour Mustapha, c'est la victoire foudroyante sur les Grecs et l'Europe.

Autres et dernières similitudes. Tous deux sont révolutionnaires dès leur prise de contact avec la vie, tous deux fils du petit peuple, tous deux obligés, pour atteindre leur idéal, de quitter leur parti. Mussolini a renié l'Internationale socialiste, Kémal a combattu à mort le Comité Union et Progrès. Deux grands taciturnes, deux solitaires. Arrêtons le parallèle. Il était cependant utile pour montrer combien, par la courbe de son existence, Mustapha Kémal appartient fortement à la famille des dictateurs contemporains : Mussolini, Pilsudski, Hitler, Alexandre de Yougoslavie, Roosevelt, Salazar le Portugais, Mustapha Kémal, les Latins, les Slaves, le Germanique, l'Américain, l'Oriental répondent incontestablement à un type et à des besoins qui sont la marque de notre époque. Mais quelles personnalités originales dans cette vigoureuse et extraordinaire famille !

Mustapha Kémal est un militaire comme Pilsudski : il a connu l'exil sous le sultan Abdul-Hamid, tandis que le Polonais gémissait en Sibérie tsariste. De tout temps pensif, studieux et volontaire, il incline vers l'Occident guidé par son père, modeste marchand de bois, épris des « idées nouvelles ». Elevé rudement, Kémal deviendra un chef implacable, mais il restera un tendre car il tient de sa mère, humble musulmane qui vivra jusqu'à la fin de ses jours sous le voile, une sensibilité qui fait de lui le plus fidèle des amis.

Vers 1900-1910 le prestige des principes de 1789 est encore tout-puissant. On ne conçoit alors le progrès que sous la forme d'une marche constante et fatale vers la démocratie universelle. Mustapha Kémal se met à étudier la Révolution française, les campagnes napoléoniennes, les écrits de Moltke. Ses Carnets, bourrés de notes, portent en épigraphe, en français, les mots fatidiques : Activité ! Activité ! Vitesse ! Il vient en France, en 1910, aux grandes manœuvres de Picardie. Il a appris notre langue, adolescent, chez les Frères des Ecoles chrétiennes à Salonique, sa ville natale; et,

depuis, c'est le seul idiome étranger qui lui soit resté familier.

La Révolution dite libérale accomplie, le Sultan dépossédé de l'autocratie, Kémal s'aperçoit que ses compagnons font fausse route : il n'appartient pas, pense-t-il, aux militaires de s'imposer au pouvoir civil. La nation ottomane, sauvée de la tyrannie, il faut la laisser se gouverner elle-même. Les ambitions des amis de l'Allemagne, chefs du Comité Union et Progrès, font fi de son bon sens et de sa loyauté. On se débarrasse de sa censure en l'envoyant en mission chez les Bédouins de Tripolitaine.

Cinq années de « régime démocratique » ont mis l'Empire ottoman au bord de l'abîme. C'est dans cet état d'extrême faiblesse que la guerre de 1914 surprend la Turquie. Les opérations militaires, les seules auxquelles il prend part, révèlent en Kémal un stratège remarquable. Ses mains sont pures du sang arménien, répandu à flots par Enver pacha et ses complices allemands. L'heure psychologique approche. La France, qui en 1918, aurait pu recueillir la succession turque laisse l'Angleterre mener le jeu. Lloyd George lance sur la Turquie mourante la meute des Grecs de Venizelos. Tout paraît perdu.

C'est le moment où tout va être sauvé. Mustapha Kémal parcourt les montagnes d'Anatolie : de sa seule parole il galvanise un peuple qui depuis de longs jours avait renoncé à la pensée et à l'action. En trois ans, il crée une armée, une administration civile, une organisation politique, et s'attire des alliances ou des amitiés de premier plan : la Russie, puis l'Italie et la France elle-même.

Son regard bleu porte partout. Sa taille fine paraît, miraculeuse, sur le seuil des plus misérables hameaux pour exalter les défaillants. Il crée la foi. La victoire venue, il faut construire, c'est-à-dire répudier le vieux vêtement islamique. Abolition du Sulnat et du Califat, émancipation de la femme turque, adoption du costume et des Codes de l'Occident, négociations européennes et asiatiques tout se poursuit à un rythme tourbillonnant. Dix ans lui ont suffi pour transformer, à travers les crises de larmes et de sang, l'aspect *extérieur* de l'Empire ottoman.

Les sceptiques — et ses adversaires — ont commencé par traiter de bolchevik ce défenseur tenace de la propriété, — puis d'athée ce déiste à la Robespierre qui a mis le Coran à la portée de tous, — puis de fauteur de désordre cet avant-courrier de la civilisation européenne vers l'Orient, — puis de militariste ce Chef pacifique qui a réussi à dissoudre la haine gréco-turque cinq fois séculaire, et à vivre en harmonie avec tous ses voisins, — puis de xénophobe, ce libéral sous le règne duquel nos écoles religieuses ont atteint leur maximum d'élèves... On a prédit, chaque mois d'abord, sa chute pour le mois suivant, puis chaque année pour l'année suivante : Mustapha Kémal est toujours Président à vie de la République turque.

Où mène-t-il son pays? Du point de vue moral, métaphysique même dirions-nous, vers un mélange de protestantisme et de matérialisme modéré. Cet Oriental est, ne l'oublions pas, un Méditerranéen : il possède un équilibre, un jugement réaliste presque latin qui le sauve des chimères.

Il aime l'alcool dont il abuse et prend un vif plaisir en galante compagnie. Moins taciturne qu'autrefois, il cède volontiers à un certain épicurisme dans l'enchantement de Dolma-Baghtché sur le Bosphore, mais de retour dans l'austère Anatolie, il ne pense guère qu'à son armée et à sa diplomatie : l'une et l'autre l'ont fait l'arbitre de la Méditerranée orientale.

M. Édouard Herriot, qui n'en est plus à une erreur de perspective près, a rapporté de son voyage oriental du dernier été cette étonnante définition de la dictature kémaliste : « La République turque est la plus laïque et la plus démocratique des démocraties »!

Au risque de peiner le cœur généreux de M. le ministre d'État, nous maintiendrons que jamais nos écoles *religieuses* françaises

ne furent plus prospères en Turquie, et que jamais ce pays ne fut soumis à une autorité aussi directe, aussi unique, aussi efficace, et aussi exigeante que celle de Mustapha Kémal, dictateur.

PHILIPPE DE ZARA.

## Voyage à travers le capitalisme<sup>(1)</sup>

Faut-il dire capitalisme? Faut-il dire nature? L'économie actuelle ne présente aucune coupure reconnaissable par rapport à l'économie d'hier. Les changements, qui sont considérables de l'une à l'autre et ainsi de suite en remontant jusqu'à l'aube de l'histoire, ont été insensibles.

Si par capitalisme, il faut entendre, avec Karl Marx, la séparation de l'homme et de son outil devenu gigantesque, à toute époque nous nous trouvons en face de situations analogues et pour y voir je ne sais quelle dépossession, il faut pénétrer dans le monde imaginaire où s'est conclu le contrat social de Rousseau.

L'homme social est contemporain de l'homme tout court de la même façon que le capitalisme est inhérent à toute société.

Dans la tombe symbolique où il est allé rejoindre tant d'autres dieux morts, Karl Marx doit en prendre son parti : jamais ne se réalisera la soudure de l'homme et de l'outil, soit directement, soit indirectement. Tout ce que Moscou a pu faire c'est d'opérer, en son nom, la plus formidable oppression capitaliste qu'un prolétariat, définitivement muré dans son enfer subalterne, ait jamais subie.

Aussi bien la propriété des moyens de production, sur le plan même où se place Karl Marx, n'est-elle qu'un leurre : « Les petits artisans ont pratiquement disparu. Les propriétaires ruraux, demeurés en apparence autonomes, sont en réalité exploités par le capital d'autrui, sinon comme les ouvriers, pendant leur travail, du moins avant et après : lorsqu'ils achètent engrais et machines, et lorsqu'ils vendent leurs récoltes (2). » Ainsi parle un des récents critiques du capitalisme. Mais creusez un peu le sens de cette phrase : elle revient à dire que pour n'être pas « exploité » il ne suffit pas d'être son producteur, il faut être aussi son propre fournisseur et son propre consommateur. Nous voilà en pleine robinsonnade, une robinsonnade qui n'a d'ailleurs existé à aucun moment de la durée.

La société capitaliste — disons plus simplement la société — n'est pas parfaite. Pas plus que ne l'est la nature et pour les mêmes raisons. Mais prétendre s'évader du capitalisme est aussi impraticable que de s'évader de la nature.

Que l'on s'ingénie comme on voudra, il faut, pour subsister, des capitaux. Comme ces capitaux s'usent il faut les remplacer. Et comme l'esprit humain est ainsi fait qu'il est tourné vers l'avenir, il faut également pourvoir, par les créations de capitaux frais, aux innovations de l'humanité.

Une société raisonnable doit donc, sur le plan économique, songer avant tout à favoriser la création de ces capitaux sans lesquels elle serait menacée de déchéance.

Or il se produit de nos jours, sous le nom de socialisme, une sorte d'obnubilation du bon sens collectif, qui aboutit à entraver cette fonction primordiale de la société.

(1) Conclusion d'une étude à paraître sous ce titre chez Spes, à Paris.  
(2) PIROU : *La Crise du capitalisme*, p. 19.

D'une part la famille, cet atome social, est contrecarrée dans son être même; d'autre part on décourage, on pourchasse l'artisan de la création capitaliste, l'épargnant. Notre législation est imprégnée d'erreur socialiste, à un point tel que le terme de capitaliste ne peut presque plus s'y appliquer. On n'en continue pas moins à souligner ses défaillances en les précisant comme des défauts du capitalisme, alors que les trois quarts du temps le capitalisme, abandonné à son libre jeu et à ses sanctions propres, les ignorerait.

Nous nous trouvons donc en face d'un état de chose complexe, à la fois socialiste et capitaliste, présentant encore du bon (le capitalisme pur, sainement pratiqué) et du détestable (le socialisme et l'abus du capitalisme, ceux-ci à doses croissantes).

A la vérité, socialisme proprement dit et abus capitaliste sont tous les deux des dérivations peccamineuses du capitalisme. Seulement l'une, le socialisme, provient surtout d'un manque d'intelligence, et l'abus capitaliste d'un manque de caractère.

L'inconvénient le plus grave de la situation actuelle réside dans l'engorgement et le roidissement de ses rouages. Les innovations techniques se précipitent à une telle cadence et se produisent avec une telle soudaineté qu'il faudrait pouvoir disposer à toute minute de réflexes impeccables.

Voyez par exemple l'industrie sucrière. Elle a été bouleversée par l'invention d'un procédé permettant d'extraire 30 % de plus de sucre de la canne. L'avantage conquis par la betterave depuis un siècle a été, de ce fait, très sérieusement diminué. Qu'un nouveau procédé permette demain de fabriquer de la soie artificielle moitié moins cher, et une révolution analogue se produira. Ainsi dans tous les domaines.

Or la mécanisation massive de l'industrie, nous l'avons vu, l'oblige de plus en plus à traîner le fardeau d'un capital fixe ruineux. Quand il faudrait s'assouplir (c'est-à-dire, en période de crise, baisser les prix), certaines industries ne le peuvent.

Ne pourrait-on remédier à ce grave défaut? Il me semble que oui. D'abord en exemptant d'impôts tous les bénéfices affectés à l'amortissement et aux réserves, d'autre part en provoquant, au fur et à mesure de ces amortissements, une réduction modérée du capital nominal, d'autre part encore en limitant les dividendes à un certain taux, progressif d'ailleurs, tant que les frais d'établissement et de matériel n'auraient pas été amortis plusieurs fois.

\* \* \*

L'autre motif d'ankylose vient des salaires, eux aussi, trop rigides.

Nul doute qu'en période de crise leur stabilisation artificielle à un taux devenu impraticable ne soit pour l'économie générale, dont ils interrompent le cours, une cause de ruine.

Les allocations de chômage jouent dans cet arrêt un rôle capital. Tout le monde, y compris la C. G. T., signale la charge intolérable qu'elles font peser sur le monde contemporain. Rien qu'en 1931 elles ont atteint 365 millions de francs en Belgique, 3 milliards de marks en Allemagne, 100 millions de livres en Angleterre, 115 mille lires en Italie.

Il n'entre pas dans mon esprit de refuser un secours légitime à un ouvrier subitement privé de son travail, mais ne pourrait-on pas imaginer un procédé plus souple que ces rentes aveugles, brutales, basées sur un taux des salaires virtuellement périmé? Ne pourrait-on au moins comme en Italie, ou dans l'Allemagne hitlérienne, les combiner avec des prestations de travail utile? Il n'y a rien de plus déprimant que ces gratuités indéfinies, surtout quand elles provoquent indirectement leur propre maintien. Il y a là un cercle vicieux, d'origine socialiste, qui enferme l'économie dans une impasse.

Plus généralement on peut en dire autant des lois sociales. Non que j'incrimine leur but, encore une fois, mais leur mode de réalisation. Entre deux manières de pourvoir à la sécurité ouvrière, l'une capitaliste et mutualiste, l'autre socialiste et étatique, on a préféré la moins pratique, la plus coûteuse, la seconde. Le comte de Fels a proposé en vain, sous le nom de *milliard des ouvriers*, un projet capitaliste qui n'aurait aucun des inconvénients de ceux qui ont été adoptés et qui grèvent lamentablement notre budget — sans assurer pour cela les services qu'on attendait d'eux, ainsi qu'il se produit très souvent.

Pour les trois quarts notre budget est ainsi un budget socialiste, dispendieux au delà de toute expression. Quand on pense que, pour une consommation presque identique, notre monopole des tabacs — procédé socialiste — ne rapporte que trois milliards et demi, tandis que la production et le marché libre — procédé capitaliste — rapportent, par le moyen des impôts, treize milliards à l'Angleterre! De quoi combler notre déficit, avec la marge (1).

Il n'y a pas un seul remède préconisé par le socialisme qui ne trouve son pendant capitaliste, infiniment préférable. J'ai déjà exposé comment, pour l'ouvrier, la seule manière pratique de s'assurer une part de surcroît dans le bénéfice de son travail ne pouvait lui être procurée que par le procédé capitaliste de l'action.

\* \* \*

Vais-je nier maintenant qu'il existe une déviation, spécifiquement capitaliste, du capitalisme? Certes non. Peu à peu la spéculation a envahi la société industrielle à tous ses étages et corrompu le crédit.

Comme toutes les choses naturelles, le capitalisme n'est pas à l'abri des manèges fautifs, voire des abus criants. Mais il faudrait examiner la chose de plus près et voir si, en France notamment, la spéculation n'est pas le signe d'un mal plus profond, d'origine socialiste très nette?

Dans une société bien portante, c'est-à-dire non contaminée par le socialisme, la fabrication des capitaux s'effectue à ciel ouvert, soit dans le cadre de la famille, soit au sein d'entreprises individuelles, soit dans des sociétés commerciales évoluant au rythme sage d'un effort humain assuré de son avenir.

La politique socialiste de l'Etat moderne, avec ses dépenses forcées, stériles, a profondément modifié le milieu d'évolution de cet effort. La famille est niée par les taxes successorales, qui supposent — hypothèse contraire à la nature — qu'une famille s'enrichit quand elle a perdu son chef. Et je ne parle pas ici du caractère d'expropriation revêtu par ces taxes.

Plus généralement, l'activité commerciale a été assimilée peu à peu à une carrière de malfaiteurs, dont il faut traquer tous les gestes, punir toutes les réussites. L'Association Nationale des Sociétés par action a soumis récemment à l'Institut de Statistique de l'Université de Paris les comptes et les bilans pour 1932 de 126 sociétés.

Sur ces 126, 117 avaient réalisé, dans l'ensemble, 508 millions de bénéfices, avant toutes constitutions de réserves.

Le chiffre d'affaires de ces sociétés a permis d'allouer 2 milliards à la main-d'œuvre (comme on le voit, le facteur salaires domine de très haut l'activité industrielle et commerciale).

253 millions aux charges sociales.

700 millions d'impôts à l'Etat.

117 millions d'intérêts aux obligataires.

303 millions aux actionnaires, à titre de dividendes nets. Dans cette énumération la part du capital est donc ultra-modeste.

(1) René JOHANNET : *Politique expérimentale. L'œuvre du comte de Fels.*

Pour sa part en effet, l'Etat perçoit trois fois plus qu'eux : 953 millions contre 303. Le pourcentage total se répartit de la sorte :

67 % aux salariés.

23 % à l'Etat.

10 % à ce capital qu'on a pris l'habitude de regarder comme un monstre dévorant sans lequel on ne peut rien faire et qui se contente, le moment du partage venu, de la plus humble des portions.

Pratiquement, les actionnaires (que l'impôt sur le revenu se charge, sur un plan nouveau, de réduire à la portion plus que congrue) ne touchent plus rien. Seuls parmi eux le troupeau favorisé des administrateurs peut encore se dire bénéficiaire.

Il forme une oligarchie étroite. En 1932, 90 personnes occupaient 735 places d'administrateurs dans des sociétés importantes (1).

Il résulte de cette pression formidable exercée par l'Etat socialiste sur le capital — pour entamer son jeu normal, nécessaire, d'accroissement — que, expulsé de ses positions traditionnelles d'industrie et de commerce, le capital se réfugie dans les opérations de crédit et de spéculation. La spéculation avec ses soudainetés et ses frénésies, la spéculation insouciantes des valeurs durables, du développement familial ou national, la spéculation insensible à tout ce qui n'est pas profit immédiat et démesuré, avec ses « commissions » et ses « combines »!

Le freudisme nous a familiarisés avec les refoulements psychologiques et les aspects baroques de libération qu'ils assument. Il en est de même en économique. Contrarié dans son exercice légitime d'accroissement, le capital accomplit des gestes dévergondés, qui finissent par installer le chaos au sein d'une production jadis réglée.

Qui dira jamais la part de la spéculation dans les besoins prodigieux d'avant 1929? De 1920 à 1928 par exemple la production de la fonte a passé de 3,334,000 tonnes à 10,072,000, celle de l'acier de 2,706,000 à 9,479,000.

Pendant ce laps de temps le perfectionnement du matériel a permis de porter le rendement annuel moyen, par ouvrier, de 161 tonnes à 563 pour la fonte, de 36 à 171 pour l'acier.

De 1913 à 1929 le nombre des broches de coton en activité dans le monde s'est accru de 20 millions.

Rien qu'en France la production de la houille, de 1924 à 1930, a passé de 45 à 55 millions de tonnes.

Aujourd'hui Pittsburgh est vide, mort, sans fumée, Détroit n'essaim plus d'autos, des mines anglaises sont abandonnées, le Brésil brûle ses cafés comme combustible, le sucre pourrit sur place à Java, le blé s'attarde dans les élévateurs américains, les diamants, les perles ont baissé de 50, de 80 %, on ne sait plus. On parle, dans le Nord, de détruire, par milliers, les broches des manufactures de toile de lin; les usiniers, ruinés, préparent les jacqueries.

\* \* \*

Contre les écarts de la spéculation les remèdes décisifs sont d'ordre moral, religieux. Or, là encore, nous trouvons que le socialisme a lié partie avec l'athéisme. Fonder, d'autre part, une théorie, et une théorie poussant à l'action, sur cette hypothèse, cette rêverie que les richesses de ce monde ne sont pas possédées, à juste titre, par ceux qui les détiennent, c'est offrir aux passions de désordre une prime qu'elles s'empresseront de toucher à la première occasion.

La propagande socialiste a introduit dans le monde un phénomène entièrement nouveau : des masses populaires sans religion. Jusqu'à présent l'histoire s'était déroulée sur un fond populaire religieux : ce fond a disparu. J'entends bien que la besogne avait été commencée par cet être d'une sottise infinie, qui s'appelle le

bourgeois voltairien (que Voltaire lui-même renierait!) mais elle a été parachevée de nos jours grâce aux divers socialismes.

Si les dirigeants bourgeois, les animateurs du capitalisme n'obéissent pas à des préoccupations moins matérialistes que les foules, il arrivera forcément une minute où tout le système basculera, en bas par haine du travail, en haut par appât d'un gain subit et déraisonnable.

C'est un peu ce qui se produit sous nos yeux. J'entends bien que toute société possède, en dehors des questions de moralité, une valeur technique certaine. Cette valeur est d'ailleurs variable.

A la limite, supposons une société entièrement pervertie, c'est en vain qu'on tentera de la réformer techniquement, de la doter d'institutions parfaites. A l'inverse, une cité de saints s'accommodera impunément de cadres sociaux détestables.

Ces deux cas ne se trouvent jamais réalisés. L'humanité est moyenne, mêlée d'excellent et de pitoyable et c'est bien pour cela que la valeur technique des régimes qui président à son développement a de l'importance. Bons, ils soutiennent, multiplient les efforts heureux et honnêtes; mauvais, ils les neutralisent, ajoutent leur coefficient de perversité à la dépravation publique.

Avec une économie comme la nôtre, caractérisée par l'abondance des forces, l'énormité des enjeux, l'instabilité des positions, la formation religieuse des individus destinés à manier les leviers de commande acquiert une importance hors de pair.

Malheureusement cette importance est souvent méconnue. Occurrence d'autant plus périlleuse qu'en même temps la sagesse humaine, que donnait jadis le commerce des anciens, tombe peu à peu en oubli.

S'il n'est pas douteux que la méditation soutenue de l'Evangile est de nature à préserver l'âme des aberrations les plus graves, la fréquentation d'esprits comme Sénèque, Cicéron, Homère, Horace confère à l'esprit et au caractère une teneur, une modération, une justesse singulières. J'ai beau faire, je n'arrive pas à me représenter qu'un chef, qui s'inspirerait des paroles sublimes de Sarpédon, dans l'*Illiade*, ou qui s'attacherait à extraire le suc de l'ode *Aequam memento*, manquerait de hardiesse et de pondération à la fois.

Faute de ce double lest, notre société se rue aux innovations les plus risquées à tous égards, considère, au mieux-aller, la vie comme un sport, comme un terrain d'expérience, comme un tapis vert.

Pourtant les désastres actuels suscitent de telles lamentations et postulent visiblement de telles réformes que, peut-être, le jour viendra où l'on songera à traiter le mal par la racine.

\* \* \*

S'il faut dire tout ce que je pense, j'estime que la réforme capitale à réaliser concerne moins encore la technique que le caractère, le milieu moral appelé à voir se dérouler cette technique.

Tout ne serait pas fait, mais presque, le jour où l'on parviendrait à remettre en honneur ces qualités et ces vertus : bon sens, prudence, application, travail, résignation, honnêteté, conscience, dont on parle de moins en moins. Qui dira les ravages commis autour de nous par la manie de l'improvisation!

Un grand banquier avouait un jour, il n'y a pas très longtemps : « Je ne sais pas ce que je vaudrais. Peut-être mes gains sont-ils exagérés? Mais au moins je connais les dossiers des affaires que je traite. » C'est déjà beaucoup et justifie en partie sa fortune. Cet homme travaille de sept heures du matin à minuit.

Bien entendu il faudrait aussi revenir à la nature, dégager les parties essentielles, marquantes, du capitalisme. Le capitalisme n'est pas la chose simple, étriquée, et à la fois catastrophique que conçoit Karl Marx.

(1) PIROU : *Crise du capitalisme*, p. 48.

Tout en affectant certaines positions préférées il a varié suivant les âges. Cependant il passe par plusieurs axes fondamentaux qui ont besoin du soutien les uns des autres et qu'il est assez facile d'indiquer :

1<sup>o</sup> La *propriété privée*, autant que possible familiale. C'est là, avec l'*héritage*, qui n'en est qu'un aspect, le point de départ solide, le dernier réduit du capitalisme honnête et sain.

Relier l'accroissement des capitaux à l'accroissement même de l'espèce humaine est un rétablissement primordial qui serait très propre à détourner de cet esprit de spéculation qui a tant nui.

Il va de soi que l'Etat devrait renoncer à percevoir d'injustes taxes sur les successions, des droits ruineux, abusifs sur toutes les opérations destinées à constituer le stock des capitaux frais, nécessaires au fonctionnement du système.

Dans l'état actuel des choses, la France paie au moins trois fois plus d'impôts qu'elle ne devrait. Notre budget n'est d'un bout à l'autre que le plus imprudent des gaspillages. Réunis à l'industrie privée, les monopoles, à eux seuls, fourniraient un appoint considérable au relèvement fiscal.

2<sup>o</sup> Une certaine liberté d'allures, d'initiatives, inséparable des sanctions qui frappent en droit commercial l'échec matériel.

Le vent de la mode, je le sais, ne souffle guère de ce côté-là en ce moment. Enfoncé sur toute la ligne, le socialisme se replie habilement sur la position de l'« économie dirigée ».

Ce qu'on en a vu en France permet de le juger assez sévèrement. La loi du 4 juillet 1931 sur la viticulture (qui restreint l'exercice normal du droit de propriété et a bloqué, stocké d'office en 1932 3,500,000 hectolitres); celles du 26 janvier, du 10 juillet 1933 sur le prix du blé, les renflouements de la *Banque d'Alsace et de Lorraine*, de la *Banque Nationale du Crédit*, de l'*Aéropostale*, de la *Transat* engagent l'Etat dans les voies d'un colbertisme intempérant et prétendent substituer, à la décision impartiale de l'offre et de la demande, l'appréciation d'un législateur qui a sombré dans l'impuissance et le ridicule, après avoir accru la crise qu'il voulait supprimer.

La valorisation des cafés au Brésil, des caoutchoucs suivant les plans anglais, du blé en Amérique et au Canada a abouti à de semblables échecs. Pour réussir, l'Etat devrait posséder une science totale des marchés et le pouvoir absolu d'imposer ses décisions. Il n'aura jamais ni l'une ni l'autre. C'est la même aventure que pour la monnaie russe : elle vaut 25 centimes dès que les fonctionnaires soviétiques ont le dos tourné.

On s'est même demandé, avec M. Simiand, s'il était avantageux de substituer, aux à-coups, féconds des hausses et des baisses, la stabilisation de la vie économique à un niveau horizontal artificiel?

Bref, il n'est pas douteux que l'économie dirigée ne soit très impuissante et, à la fois, très dangereuse. Le capitalisme ne saurait vivre et faire des progrès sous un climat de risque et de liberté.

Tout au plus doit-on convenir que les grands syndicats de producteurs ont quelque compétence à discipliner et à contenir leurs communs efforts. C'est là une variété de l'initiative individuelle, une réglementation capitaliste aux riches possibilités.

3<sup>o</sup> L'intérêt de l'argent. Comme je l'ai dit, c'est une loi fautive, contraire à la nature qui connaît mieux la détérioration inévitable du capital que son accroissement automatique. Cependant, à l'intérieur de certaines bornes, c'est le seul ressort concevable au mouvement le plus simple des affaires, la seule façon de provoquer l'épargne.

Encore que le moins contesté, c'est pourtant le point faible du capitalisme parce que c'est son point le plus artificiel, le plus scabreux. Les abus y pullulent plus vite qu'ailleurs.

Si la crise du capitalisme contemporain est surtout une crise de crédit (je veux dire provenant de la manière dont on utilise les instruments de crédit dont nous disposons), la convention qui fait porter intérêt à l'argent est celle dont les diverses conséquences doivent être le plus surveillées.

Il est incontestable que l'on supprimerait toutes les crises si l'on interdisait toutes opérations autres que les opérations au comptant. Une pareille rigueur est impossible; encore faut-il essayer de s'en rapprocher.

Jusqu'à présent ce qu'on appelle l'organisation du crédit s'est réduit à offrir de plus en plus de facilités aux emprunteurs. Dans l'état actuel des conventions, des couvertures et de la monnaie, il est très difficile de savoir quand ces facilités deviennent dangereuses. L'enthousiasme aidant, et gagnant de proche en proche, naissent des abus dont sortiront tout armées les crises de plus en plus fréquentes, longues et intenses, qui parcourent comme des cyclones le champ de l'économie. A l'origine de l'appel irrésistible qui déclenche la tornade, il y a toujours cette dépression, ce petit vide initial que constitue une ouverture de crédit qui a perdu sa contre-partie.

\* \* \*

Mais ce pauvre monde industriel, machiniste, bancaire dont nous pensons tant de mal, il faudrait pourtant être juste avec lui, mieux que juste, loyal. Combien d'entre nous qui doivent à la machine, au capitalisme, tout ce qu'ils sont, tout ce qu'ils éprouvent de joyeux et de stable, ne passent-ils pas leur temps à les dénigrer?

C'est que la nostalgie d'une existence bucolique est plus forte que tout, et, vieille, très vieille, — aussi vieille que la civilisation urbaine — manque souvent d'expression. Alors elle prend ce qu'elle trouve. Au fond, c'est par cet appel sourd et masqué à des forces immaculées que le socialisme — utopique hélas! — a rassemblé voici un siècle — et avec quelles niaiseries, ô Fourier, ô Saint-Simon — ses premières troupes. Il les perdra en devenant pédagogique, ce qui est proprement son cas. Sur ce terrain, le terrain des faits, il est vaincu d'avance et l'on commence à s'en apercevoir.

Le socialisme n'est pas la moindre variété de la poésie romantique, mais c'est une poésie empoisonnée et balourde...

*O gran bontà dei cavalieri antiqui...*

Aujourd'hui, pour exprimer les protestations du rêve contre une réalité sévère ou plate, contre un avenir qui ne peindra pas à surpasser l'idée que nous commençons à nous faire de lui, nous avons mieux que les utopies socialistes, utopies à bergeries ou utopies à cataclysmes, nous avons les tendres modulations de Duhamel.

Je lisais dernièrement qu'on venait d'inventer un automate, un robot (comme on dit avec cet affreux mot russe, qui fournissait à Joseph de Maistre la plus fautive étymologie de notre robot), un robot donc — tenez-vous, Duhamel — un robot-médecin. Cette affreuse mécanique serait capable de détecter automatiquement une cinquantaine de maladies.

Serait-ce l'avenir? Hélas! On comprend que, d'Athènes à Rome, de Rome à Paris, les regrets des temps à jamais perdus, où l'on s'épanouissait dans les Iles bienheureuses, se soient faits de plus en plus mornes.

Théocrite chantait par joie. Dans Horace, si bien équilibré pourtant, il y a déjà un peu de la rancune de Baudelaire opposant « au vert paradis des amours enfantines » le « noir océan de l'immonde cité ». Quant à Tibulle, quant à Properce, leur mélancolie nous déchire. Déjà, chez eux, un affreux refus de l'existence éclate.

Plus que nous encore ils se rapprochaient d'un temps, très perceptible dans les souvenirs collectifs, où l'humanité avait vécu

sans feu, sans blé, sans navire, sans villes, sans machines. Et parfois ils en avaient le regret. Ils aimaient opposer l'innocence antique aux complications peccamineuses de leur vie. L'idylle chez les Phéaciens, qui n'a rien d'agressif, avait échantillonné pour longtemps leurs songes. Peu à peu la revendication d'une pureté originelle inaccessible s'était faite plus âpre. Ce grand phraseur de Juvénal alterne ses imprécations contre les corruptions du siècle avec des invites à venir manger, chez lui, aux champs, un œuf qui aura été ramassé dans une haie, et Martial nous décrivait sa ferme avec une insistance de cahier des charges.

Aujourd'hui on « colle » dans les mains du vieillard de Véronne une machine à bêcher, qui fait un « pétard » de tous les diables.

Mais le temps des Iles bienheureuses n'avait jamais existé.

Mais la vie dans les cavernes devait être sans confort et pourrie de rhumatismes. Mais les maisonnettes athéniennes étaient des nids de tuberculose. Mais la peste noire... Mais la famine... Mais les 60,000 maisons détruites à Paris après les émeutes du XV<sup>e</sup> siècle et qu'on ne pouvait reconstruire... Mais les puanteurs du Louvre, de Versailles... Mais... tout!

Si nous avançons un peu sur la route de la civilisation, c'est à la machine et au capital machiniste que nous le devons. Il n'y a pas moyen d'éviter cette présence. Il faut l'accepter avec ses avantages et ses inconvénients.

Les uns et les autres sont considérables. Travaillons donc à multiplier les avantages.

RENÉ JOHANNET.

## Les idées et les faits

### Chronique des idées

#### La XVII<sup>e</sup> Semaine liturgique

La dix-septième Semaine liturgique qui aura lieu à Liège du 3 au 7 juin prochain se réclame de coïncidences et d'opportunités qu'il importe de signaler aux lecteurs de cette revue. Elle tiendra ses assises dans la cité belge eucharistique par excellence, Liège, le berceau de la Fête-Dieu, Liège d'où l'Hostie est partie pour faire son tour triomphal annuel par le monde catholique, Liège qui a gardé vivant au Carmel du Mont-Cornillon le souvenir de sainte Julienne et à la Basilique Saint-Martin celui de la bienheureuse recluse Eve, les deux collaboratrices du grand œuvre, « la sainte Liège fille de l'Eglise romaine » selon l'inscription gravée au frontispice de la cathédrale Saint-Paul.

La dix-septième Semaine sera célébrée pendant les derniers jours de l'Octave du Saint-Sacrement, du 3 au 7 juin, veille de la fête du Sacré-Cœur, au lendemain de l'Année sainte romaine, à l'aurore de l'Année sainte universelle, au retour du cinquantième anniversaire du Congrès catholique international de 1883.

Dans l'admirable lettre pastorale, vibrante de foi, par laquelle l'évêque de Liège, S. Exc. Mgr Kerkofs, convoque ses diocésains à la grande Semaine et dont nous sommes heureux de prolonger l'écho dans toutes les parties du pays, il rappelle l'heureuse influence que cette institution a exercée sur le renouveau liturgique dans la Belgique entière, depuis son origine à l'abbaye du Mont-César, où la Semaine se tient de deux ans l'un, et l'autre dans quelque ville importante de la Wallonie.

Il est manifeste que dans toutes nos cathédrales comme dans les églises abbatiales, dans toutes les grandes paroisses et de plus en plus dans les autres, les cérémonies religieuses se déroulent avec une observance rigoureuse des rites et souvent avec une splendeur que l'âge précédent ne connaissait pas. Le vœu ardent de Pie X, de sainte mémoire, le restaurateur de la discipline eucharistique, s'est progressivement réalisé dans la catholique Belgique, tout au moins quant au sanctuaire et à la tribune des maîtrises. La participation active de la foule des fidèles qui remplit le vaisseau de nos temples laisse encore à désirer. Trop passive encore est leur attitude, trop peu implantée encore la conception du culte collectif et trop invétérée celle du culte presque exclusivement privé et individuel. Il importait qu'un effort sérieux, bien concerté, fût tenté sur ce point capital, et c'est précisément l'idée dominante des travaux du Congrès liégeois. Qui donc, s'il est cordialement d'Eglise, pourrait y rester indifférent? N'est-il pas clair qu'il est impossible

de s'attacher, de s'affectionner à des actes religieux dont on est simplement le témoin presque désintéressé, auxquels on est incapable de s'associer par la pensée et par le cœur?

Les Semaines liturgiques, dit l'évêque de Liège, sont à la fois une manifestation, un enseignement et un apostolat. A ce triple point de vue, celle de Liège atteindra son triple but en perfection.

Les manifestations du culte seront grandioses, elles auront pour théâtre dans des décors somptueux la cathédrale, la basilique Saint-Martin — où fut certainement inaugurée la Fête-Dieu en 1263, peut-être déjà en 1246 — l'église Saint-Jacques, temple du style flamboyant en dentelles de pierre, l'église populaire de Saint-Nicolas, l'église romane aux tours jumelles Saint-Barthélemy, dans lesquelles pontifieront successivement l'évêque de Liège, l'abbé du Val-Dieu, S. Exc. Mgr Vanderhoven, le nouvel évêque vicaire apostolique de Boma, le R<sup>m</sup>e abbé du Bouhay, des chanoines réguliers de Saint-Augustin, Mgr Nols, prélat de l'abbaye de Parc.

La partie musicale a retenu spécialement l'attention des organisateurs qui se sont ingéniés à faire entendre des auditions en conformité avec les directives romaines. L'exécution de la *Missa brevis* de Palestrina a été réservée à la maîtrise de la cathédrale, sous la direction de son distingué maître de chapelle, M. le chanoine Breuer; le chant du Propre des autres messes pontificales a été dévolu tour à tour à la maîtrise de l'Institut salésien, à la Schola du Séminaire de Saint-Roch, à la chorale de Saint-Barthélemy et à la Schola de Saint-Martin, tandis que le chant de l'Ordinaire de ces messes est confié aux Grégoriennes paroissiales et à l'assistance des Semainiers et des Semainières, laquelle est chargée aussi du salut en la basilique Saint-Martin.

Ainsi sera contemplée dans ses plus beaux spectacles, entendue dans ses plus impressionnantes mélodies, vécue dans son âme profonde, la Sainte Liturgie qui est la suprême glorification de Dieu et, selon une parole de Pie X, l'instrument le plus efficace de la restauration chrétienne.

\* \* \*

La Semaine liturgique liégeoise veut être aussi et sera une école de haut enseignement et de formation pratique. Elle allumera un phare qui répandra à flots les clartés de la science sacrée sans laquelle la liturgie ne serait qu'une vaine représentation.

On a fait appel à des maîtres éminents, théologiens de marque, capables de revêtir les plus hautes spéculations d'une forme littéraire qui les rende accessibles à toutes les intelligences.

Le R. P. *Sertillanges*, dont il suffit de prononcer le nom pour faire entendre celui d'un métaphysicien et d'un théologien doublés d'un poète, situera l'Eucharistie à sa vraie place, l'élèvera au-dessus de tout individualisme, de toutes vues particulières pour faire apparaître et mettre dans tout son jour sa fonction sociale, ecclésiastique. La messe est le sacrifice de l'Eglise, comme l'inculquait naguère l'évêque de Liège dans sa Pastorale de Carême, la Communion dont l'effet direct est de resserrer l'union des membres du Corps mystique nourrit chaque fidèle en cette qualité.

Quelle révélation pour tant de communiantés qui rétrécissent l'Eucharistie aux proportions exiguës d'un particularisme mesquin ?

Le R<sup>me</sup> *Dom Capelle*, abbé coadjuteur de Mont-César, dressera l'arbre hiérarchique des actes eucharistiques trop souvent confondus sur un même plan, bien qu'ils ne soient pas égaux en dignité. Il revendiquera le primat de la messe, le Sacrifice unique, complet, à la fois immolation mystique et oblation réelle, consacré par la communion, qui est la participation à la Victime. Au culte public de la Sainte Réserve par l'ostension de l'Hostie ou l'exposition du ciboire, le maître attribuera la seconde place pour ne mettre qu'au troisième rang le culte privé de la visite au Saint-Sacrement. Tous actes légitimes, tous trois dignes d'être encouragés, mais chacun à sa place et suivant son importance.

S. Exc. *Mgr Ladeuze*, évêque de Tibériade, recteur magnifique de l'Université, professeur émérite de la Faculté de théologie, a bien voulu se dérober aux graves occupations qui l'absorbent pour s'associer à la Semaine liturgique par une de ces leçons où il excelle à faire resplendir la vérité de tout l'éclat de la science et de l'éloquence. Dans le riche programme du Congrès il a choisi comme thème *l'oblation du Sacrifice*. Il en exposera savamment et lumineusement l'économie : l'Offertoire qui la prépare, la prière consécatoire qui offre le Sacrifice. Il fera ressortir l'unité absolue de celle-ci, préface et canon, puisqu'elle développe l'idée unique et essentielle de l'oblation. Partant de là, le savant Recteur-Evêque assignera son rôle propre à la Victime, aux Offrants, au Prêtre. Il se gardera bien de négliger la part du peuple chrétien dans la grande Oblation, il affirmera ses droits, en marquera les limites, inculquera ses devoirs.

A *Mgr Leroux*, doyen du chapitre, vicaire général, président du Séminaire, reviendra la tâche délicate, bien digne de son talent fait de justesse et de mesure, d'enseigner aux Semainiers ce qu'est en réalité la communion. C'est la participation sacramentelle au sacrifice. Fût-elle distribuée par tolérance en dehors de la messe, elle s'y rattache, elle est partie du sacrifice. Messe veut dire Oblation de l'Eglise. Semblablement, Communion veut dire Aliment de l'Eglise, du corps mystique du Christ. Chacun le reçoit, en tant que membre de ce corps, pour y adhérer plus étroitement, pour accroître sa vigueur, pour perfectionner ses aptitudes à la fonction qu'il y exerce. Faisant suite à l'hommage rendu à Dieu par le sacrifice, la communion est déjà la réponse de Dieu glorifié, agréant « le parfum de suavité », qu'exhale la Victime et versant sur les assistants la grâce de la Rédemption assimilable par chacun. C'est en ces termes que souvent s'exprime la liturgie. Enfin, et ce point de vue est d'une beauté qui ravit l'intelligence, la communion est essentiellement sociale : unissant dans une même vie tous les membres du Christ, elle les unifie entre eux comme elle les transforme en Lui par la communication de sa vie divine, elle les dispose à Lui être assimilés en perfection dans la vie éternelle. Quel splendide sujet et quel parti saura en tirer un théologien et un apôtre tel que *Mgr Leroux* !

*M. l'abbé Dumontet*, directeur au séminaire d'Issy, directeur de la *Revue apologetique*, charmera ses auditeurs par le tableau si intéressant du culte de la Sainte Réserve, son origine, ses progrès. Il en démontrera la légitimité, fera valoir ses avantages, définira son rôle, ne taira pas les déviations auxquelles il peut prêter. Me sera-t-il permis de rappeler ici que dès le XIII<sup>e</sup> siècle on connut

les monstrances eucharistiques et que, parmi celles-ci, la plus célèbre, remontant à 1286, appartient au diocèse de Liège, celle d'Herckenrode, près Hasselt ?

Ce sera pour les amateurs d'histoire religieuse un vrai régal spirituel que leur offrira *Mgr Simenon*, vicaire général, professeur d'histoire ecclésiastique au séminaire de Liège, en déroulant devant eux comme dans une fresque de grand style, la Fête du *Corpus Christi*, les formes traditionnelles du culte eucharistique, d'après la célèbre bulle *Transitarus* d'Urbain IV, Jacques Pantaléon, de Troyes, ancien chanoine de Saint-Martin et archidiacre de Campine, qui l'adressa directement à la bienheureuse Ève, et d'après l'esprit de la fête elle-même.

Le bouquet, comme on dit à Liège, sera placé au faite de l'édifice doctrinal de la Semaine par le R. P. *Doncœur*, S. J., un des collaborateurs les plus appréciés de la revue *Les Etudes*. Il dira, avec la perfection de sa langue, la place centrale, la place solaire qu'occupe l'Eucharistie dans l'économie chrétienne. Le Seigneur fait sacrement : que peut-on rêver de plus grand dans cet ordre et de plus riche en conséquences ? Le P. *Doncœur* chantera sur le rythme de l'admiration le *Tantum ergo Sacramentum*.

Ces leçons de caractère plutôt didactique n'épuisent pas le programme d'enseignement de la *Semaine*. Elles seront complétées par des leçons d'ordre pratique dont il est inutile de souligner l'importance. La liturgie vise directement la glorification de Dieu, la sanctification des âmes : on n'atteint pas ce double but, on ne réalise rien dans ce double sens, si on ne descend pas de la région des principes généraux, des théories et pures spéculations jusque sur le terrain pratique. Ce sera surtout le travail des sections qui, s'ajoutant aux assemblées générales, s'adjugeront la recherche des meilleures méthodes d'éducation liturgique.

On ne s'étonnera pas de trouver à leur poste les plus zélés propagandistes : le chanoine *Cardyn*, qui parlera de la vie liturgique de la jeunesse ; *dom François*, qui indiquera « nos moyens actuels de réalisation pratique ».

Dans la section de l'enseignement des jeunes gens, *M. le chanoine Chevalier*, vicaire général de Tournai, ancien directeur de Bonne-Espérance, l'un des protagonistes de la liturgie de la première heure, parlera, en maître expérimenté, de la valeur éducative de la liturgie eucharistique et *M. le chanoine Kaisin*, directeur du Séminaire de Floreffe, dira comment on acquiert au Collège le culte profond et primordial de la messe.

Dans la section de l'enseignement féminin, *M. l'abbé Lahaise*, doyen de Péruwelz, insistera sur l'initiation des pensionnaires à la vie paroissiale, sujet de capitale importance, et *dom Lejèbvre*, l'éditeur bien connu du *Missel des fidèles*, recommandera naturellement l'utilisation rationnelle du missel au pensionnat.

Dans la section sacerdotale, le R. P. *Léonard*, S. J., du Collège Saint-Servais, confrontera l'esprit liturgique et les œuvres de piété, notamment les Congrégations de la Très Sainte Vierge ; *M. l'abbé Moureau*, une des chevilles ouvrières du Congrès, mettra aussi en rapport l'esprit liturgique et les œuvres de piété, spécialement dans la *Croisade eucharistique* ; et *M. l'abbé Dewez*, curé de Grâce-Berleur, est assuré d'intéresser vivement ses auditeurs en leur montrant comment on peut donner la formation liturgique aux acolytes. Dans cette même section, *M. l'abbé Piérard*, professeur au Séminaire de Namur, traitera des Confréries du Saint-Sacrement, *M. l'abbé Claessens*, curé à Cointe, de la formation liturgique au catéchisme, et *M. l'abbé Jacob*, curé de Vivegnis, de l'esprit liturgique dans la piété populaire. C'est sur le même sujet que roulera, dans la section paroissiale, le rapport de *M. le chanoine Croegaert* : la part du peuple dans la liturgie eucharistique. Enfin, pour montrer que l'on n'a rien oublié dans ce vaste domaine, *dom Kreps*, à la section des auxiliaires du culte, fera sa part au personnel du culte dans l'esprit liturgique.

En embrassant d'un coup d'œil ce programme théorique et

pratique de la dix-septième Semaine liturgique, on se persuadera que satisfaction y est donnée à toutes les exigences, et d'autant plus que si grande que soit la place faite à la piété vécue, par les manifestations du culte, à la science théologique, à l'enseignement apostolique, l'art non plus n'a pas été mis en oubli, l'art liturgique d'abord qui se déploiera dans des expositions appropriées, l'art de la poésie religieuse représenté par l'interprétation d'un des *Autos sacramentales* du célèbre poète et prêtre espagnol Calderon de la Barca, le *Mystère de la Messe*, adapté par Henri Ghéon; l'art musical et architectural par la conférence, illustrée de projections, que donnera *dom Sébastien Braun* sur *Prière antique et églises modernes*, avec audition par la Schola de l'Ecole abbatiale de Maredsous. Des chants byzantins seront aussi exécutés à la séance de clôture, sous la direction de *dom Schawartz*, du prieuré d'Amay.

Comme elle sera inaugurée le lundi 3 juin, la Semaine sera clôturée le jeudi 7, sous la haute présidence de S. Exc. Mgr Kerkofs qui ouvrira et fermera les travaux par les exhortations de sa parole épiscopale que les Semainiers recevront et emporteront comme un message du Christ lui-même.

En terminant sa Lettre pastorale, l'évêque de Liège adresse cet appel que nous sommes heureux de redire ici : « Venez nombreux à la Semaine, prêtres et fidèles. Ces journées visent à glorifier Jésus-Eucharistie, à répandre la connaissance et l'estime de la liturgie, à susciter l'apostolat liturgique. Ce triple but exige un grand nombre de participants. Plus, en effet, l'assistance sera nombreuse, plus aussi cet hommage au Christ aura de l'éclat, l'enseignement d'utile retentissement, l'apostolat d'ampleur et d'efficacité. »

J. SCHYRGENS.

Tailleur - 1<sup>er</sup> Ordre



**DUPAIX**

TÉLÉPHONE 17.35.79

13, RUE ROYALE  
BRUXELLES

Fabrique de Cigares, Cigarillos et Tabacs

**J. & J. VAN DEN AUDENAERDE**

Maison fondée en 1880

◆ ◆ ◆

Fabrique et Bureaux : Dépôt :  
RUE MERTENS, 44 MARCHÉ ST-JACQUES, 94  
téléphone 502.17 Téléphone 816.64  
BORGERHOUT ANVERS

**LOOSEMANS**

**JOAILLIER ET ORFÈVRE**  
**DE LL. M.M. LE ROI ET LA REINE**  
**25, AV. DE LA TOISON D'OR BRUXELLES**